

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN."

Contes Chinois

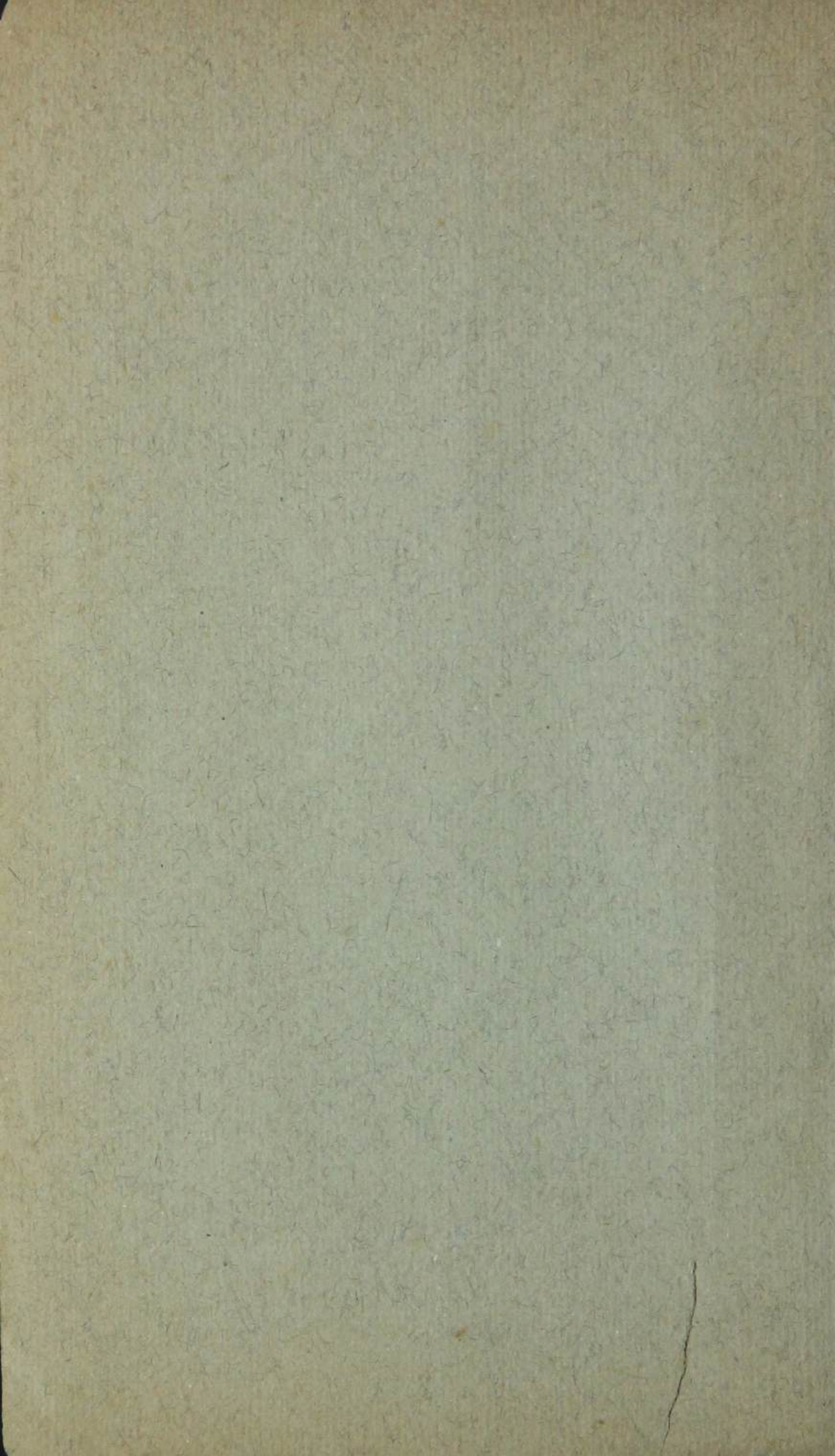
Traduits

par

PANKING ET KOU HONG-MING



PEKIN.
LA "POLITIQUE DE PEKIN"
1924.



COLLECTION DE LA " POLITIQUE ED PEKIN "

- LEURQUIN (J.) vice-consul de France.—*Le mariage de mon filleul.*—Pékin. 1916. 19 pp. (Epuisé).
- De HOYER (L.) et DAMIEN (Ch.)—*Ombres Pékinoises, roman de mœurs modernes.*—Pékin, 1917, in-4°, 139 pp. et hors-texte. 24 ex. de luxe sur papier coréen, numérotés, (épuisé).
- DUBREUIL (Capitaine).—*Vocabulaire Franco-Chinois, phrases usuelles employées dans l'industrie et dans l'armée.*—Pékin, 1918, 36 pp. (Epuisé).
- TOUAN TCHANG-YUEN, Président d'études à l'Ecole de morale de Pékin.—*La grande Doctrine morale de Dieu*, traduit en français par le Colonel Tang-che.—Pékin. 1918. 97. pp. (Epuisé).
- SORINNES (Baron J. de Villenfagne de) conseiller à la Légation de Belgique.—*L'Attitude de la Belgique pendant la guerre.*—Pékin 1918-11 pp. (Epuisé).
- PADOUX (Georges), Ministre plénipotentiaire, Conseiller du Gouvernement Chinois.—*Du Recours à la Société des Nations en cas de difficultés internationales*—Pékin. 1919. 16 pp. et hors-texte (Epuisé).
- Du même auteur—*Jurisprudence de la Cour Suprême de Pékin*,—Pékin. 1919 et hors-texte (Epuisé).
- La Chine moderne vue par ses hommes d'état, ses écrivains et ses conseillers étrangers...*—Pékin, 1920, gd in-4°, 115 pp. 140 fig. 1 carte ne couleurs (n° spécial de la " Politique de Pékin").....\$ 3—
- COUCHOUD (Pl-Louis).—*Une visite au tombeau de Confucius avec une note de LIN TCHEU et une préface de LOU TSENG-TSIANG...* (Extrait de : *Sages et Poètes d'Asie*).—Pékin. 1920. 38 pp. sur papier de Chine, texte français et chinois.
- TCHEOU-WEI (S.) ingénieur E. C. P., docteur en droit, secrétaire à la Commission de la Société des Nations à la conférence de la Paix.—*Le mouvement pour la Société des Nations en Chine*—Pékin. 1920. 8 pp. et hors-texte.....\$ 0,20
- Rapport de la Commission d'Enquête en Mandchourie-Sibérie.*—Pékin. 1920. 20 pp. et hors-texte.....\$ 0,20
- TAINÉ (C. H.) professeur de biologie à l'Université de Pékin.—*L'Université Nationale de Pékin.*—Pékin. 1920. 34 pp. et illustrations hors-texte\$ 0,50
- BONNARD (Abel)—*Le goût du bihelot.*—Pékin. 1920.—18 pp. Hors-texte... ..\$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Tcheng-Loh, Ministre de Chine à Paris.*—Pékin. 1920. 5 pp., hors-texte et 1 page autographe..... 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Wang Ki-tsen, Ministre de Chine à Mexico et Cuba*—Pékin. 1920. 4 pp., hors-texte, 1 page autographe...\$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Lou Tseng-tsiang, Ancien Président du Conseil.*—Pékin 1921. 16 pp. sur papier de Chine, 7 hors-texte et 1 page autographe.....\$ 0,50
- PADOUX (Georges) Ministre plénipotentiaire, conseiller du Gouvernement Chinois.—*La loi chinoise du 5 août 1918 sur l'application des lois étrangères en Chine.*—Pékin 1921.—92 pp. (épuisé)\$ 0,70
- J. R. BAYLIN—*Visite aux Temples de Pékin* (Traduit des carnets de voyage de Lin King)—Pékin 1921.—78 pp. sur papier de Chine. 30 illustrations dont 2 hors texte.....\$ 2,00
- J. R. BAYLIN—*Les pétroles du Setchoan.*—Pékin. 1921. 12 pp. 1 carte et 2 tableaux.....\$ 0,20

- J. R. BAYLIN—*Extraits du traité sur l'impôt foncier.*—Pékin 1921.
27 pp. et 1 tableau..... \$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—M. Wang King-ki, Ministre de Chine à
Bruxelles.—Pékin 1921. 3 pp., 4 hors-texte et 1 page
autographe \$ 0,30
- IMBERT (HENRI).—*Si-Cheu (La Vénus Chinoise).*—Pékin 1921.
15 pp. et 2 hors-texte 0,20
- IMBERT (HENRI).—*Les animaux dressés de l'Empereur Ming-Houng
(Le Louis XIV Chinois).*—Pékin 1921. 8 pp. et hors-texte.....\$ 0,20
- La Mission Painlevé en Chine.* (Juin-Septembre 1920).—Pékin 1921
149 pp. avec 9 illustrations hors-texte\$ 1,00
- IMBERT (HENRI).—*Les concubines chinoises célèbres: Pan Tsie-yu et
Tchao-kiun.*—Pékin 1921. 15 pp. et 2 hors-texte.....\$ 0,30
- A. E. GRANTHAM—*Wang Wei paysagiste.*—Pékin 1922, 24 pp. et 2
hors-texte\$ 0,50
- IMBERT (HENRI).—*L'empereur Yang-ti (Le Sardanapale chinois).*—
Pékin 1922.—14 pp. et 2 hors-texte\$ 0,40
- PADOUX (Georges) Ministre plénipotentiaire, conseiller du Gon-
vernement Chinois.—*La loi chinoise du 5 août 1918 sur l'appli-
cation des lois étrangères en Chine.*—2e édition, revue et aug-
mentée, Pékin 1922. 116 pp.....\$ 0,90
- IMBERT (HENRI).—*Les grands singes connus des anciens Chinois.*—
Pékin 1922. 15 pp.\$ 0,30
- ESCARRA (JEAN).—Professeur de droit commercial à la Faculté de
Droit de l'Université de Grenoble. Conseiller de la Commis-
sion de Codifications des lois chinoises—*Les problèmes généraux
de la Codification du Droit privé chinois.*—Pékin 1922. 30 pp...\$ 0,30
- IMBERT (HENRI).—*La Pivoine, reine des fleurs en Chine.* Pékin 1922.
11 pp. et 2 hors-texte.....\$ 0,30
- BAYLIN (J. R.).—*Contes Chinois*—Pékin 1922. 66 pp. sur papier
de Chine, avec 23 illustrations—Texte chinois en regard—Prix\$ 1,20
- IMBERT (HENRI).—*Le Nélombo d'Orient (Lotus) fleur sacrée des
bouddhistes.*—Pékin 1922, 13 pp. et 3 illustrations.....\$ 0,30
- PANKING—*Hsiang Fei, la "Concubine Parfumée"*—Pékin 1922.
44 pp. et 14 illustrations (Tirage restreint)\$ 1,00
- PANKING—*Les Chevaliers Chinois*—Pékin 1922. 220 pp. sur papier
de Chine et 26 hors-texte.....\$ 3,00
Relié à la chinoise.....\$ 4,00
- IMBERT (HENRI).—*Le Grillon et la Cigale en Chine.* Pékin 1922.
20 pp. et 2 illustrations.....\$ 0,50
- JEAN BOUCHOT—*Le Temple des Lamas*—Pékin 1923. 68 pp. sur
papier de Chine. 38 illustrations.....\$ 2,00
- PANKING—*Galerie des Femmes Célèbres de la Chine.*—Pékin 1924
79 pp. et 19 illustrations\$ 1,50
- S. T. WANG—*Galerie des Femmes Vertueuses de la Chine*—Pékin 1924
118 pp. et 106 illustrations\$ 3,00
- HENRI IMBERT—*Poésies chinoises sur les fêtes annuelles*—Pékin 1924
34 pp. et 6 illustrations.....\$ 0,75
- EUDORE DE COLOMBAN—*Grisailles (Ière Série)*—Pékin 1921. 87 pp.
et 1 illustration hors-texte.....\$ 1,50
- PANKING—*Livre de cuisine d'un gourmet poète.*—Pékin 1924. 70 pp. \$ 1,00
- PANKING ET KOU HONG-MING—*Contes chinois*—Pékin 1924. 64 pp.
et 6 illustrations\$ 1,00

82.3(5Kut)
C 74

БИБЛИОТЕКА
ЦЕНТРА
НАУКИ

45823

COLLECTION

Contes Chinois

Traduits

par

PANKING ET KOU HONG-MING

Contes Chinois

Traduits

ДАР
А.С.ПОЛЕВОГО

ГУМАНИТАРНЫЙ
ЦЕНТР
г. ИРКУТСК

55974

МБУК
«ГЦ»

ФОНД РЕДКИХ КНИГ

Copies Chinois

Traduits

par

PAUKING ET KOU HONG-MING

Л. С. ПОЗДНОВ
Д. А. Р.

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN."

Contes Chinois

Traduits

par

PANKING ET KOU HONG-MING



PEKIN.
LA "POLITIQUE DE PEKIN"
1924.

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN"

Contes Chinois

Traduits

par

PANKING ET KOU HONG-MING



PEKIN
LA "POLITIQUE DE PEKIN"

1924

ET HONG-MING

Contes Chinois

Le Sincère

1^o—Contes de Tou Shung-ling

Traduits

par

PANKING

1°—Contes de Tou Shung-ling

Traduits

par

PANKING



Contes Chinois

Le Grillon

Sous le règne de Suen Teh, dans le Palais, les tournois de grillons étaient à la mode ; aussi percevait-on, annuellement sur le peuple, à la place d'impôts, des grillons. Cet insecte, dans les régions de l'Ouest, ne se reproduit pas en abondance.

Le sous-préfet de Hoa Yin (Shensi), voulant faire plaisir à ses supérieurs, en offrit un que l'on fit combattre, à titre d'essai, et l'on constata ses capacités étonnantes. On ordonna alors au sous-préfet d'en offrir souvent. Ce fonctionnaire pressa immédiatement les maires de son district. Les jeunes gens du marché, lorsqu'ils attrapaient de bons sujets, les nourrissaient dans des cages et majoraient considérablement leurs prix, estimant les grillons comme des marchandises sur lesquelles on pouvait spéculer avec profit. Les percepteurs des Yamens, rusés et sans vergogne, prélevaient donc des bêtes pour tirer avantage de ces spéculations et, chaque fois qu'ils exigeaient un grillon, cela causait la ruine de plusieurs familles.

Dans ce district vivait un nommé Tcheng Ming qui travaillait avec ardeur pour passer l'examen de Bachelier ; mais voilà déjà longtemps qu'il n'avait pu être reçu. C'était un homme de caractère bonasse et renfermé ; ce que voyant, les employés du Yamen le firent nommer Maire. Il usa bien de tous ses moyens pour éviter la charge mais n'y réussit point.

Il ne s'était pas même écoulé une année, depuis qu'il avait pris sa charge, que sa modeste fortune se trouva épuisée. L'on percevait justement des cris-cris. Tcheng n'osa point pressurer les habitants ; mais lui-même ne disposait pas de la somme nécessaire pour en faire l'avance. Soucieux et ennuyé au plus haut degré, il résolut de mourir. Sa femme lui dit : "A quoi cela avancerait-il ? Ne vaut-il pas mieux chercher toi-même un grillon ? N'aurais-tu qu'une chance sur dix mille de t'en procurer que tu peux encore espérer ?" Tcheng approuva la suggestion. Tous les jours, à l'aube, il sortait, muni d'un tube fait de bambou, ainsi que d'une cage en treillis et ne rentrait que le soir venu. Il fouillait dans les roches, creusait des trous dans les vieux murs, fourrageait les broussailles. Il usa ainsi de toutes les méthodes possibles mais inutilement. Tout au plus réussit-il à capturer deux ou trois misérables bêtes trop petites et impropres au combat. Le sous-préfet lui accorda un délai strict pour forcer le prélèvement de cette taxe.

Plus de dix jours s'étant écoulés en vain, on lui administra cent coups de bâton. Le sang ruissela sur ses deux cuisses et il n'eut même plus la force d'aller à la recherche de ces bêtes. Il se retournait sans cesse sur son lit, ne songeant qu'au suicide.

A cette époque arriva, dans le village, un sorcier tout bossu pouvant dire la bonne aventure en consultant l'Esprit. La femme de Tcheng, munie de quelque argent, alla le consulter. Devant la demeure du sorcier, elle vit de jolies filles ainsi que des dames âgées affluer à sa porte. En pénétrant dans la Salle elle vit, devant elle, une chambre secrète dont le rideau avait été baissé. Devant ce dernier était placée une table autel où le consultant brûlait de l'encens sur un trépied, faisait deux prosternations, pendant que le sorcier, placé à son côté, les yeux levés au Ciel, récitait des prières pour le consultant. Ses lèvres remuaient mais il n'en sortait que des mots inintelligibles et toute l'assistance, debout et recueillie,

écoutait silencieusement. Peu après, un papier, projeté de derrière le rideau, venait dire la pensée ou l'espoir du consultant. Rien qui ne coïncidât rigoureusement avec la pensée du demandeur.

La femme Tcheng plaça ses sapèques sur la table, brûla de l'encens puis se prosterna comme l'avaient fait ceux qui l'avaient précédée. Le temps d'avaler une bouchée et le rideau remua ; il en tomba un feuillet qu'elle regarda aussitôt. Il n'y avait rien d'écrit mais il portait un dessin. Au milieu du croquis se trouvaient des Salles et pavillons à étage ressemblant à un Temple. Derrière ce bâtiment, au pied d'un monticule, on voyait des rochers bizarres s'allonger sur le sol et parmi un tas d'épines, accroupi, se tenait un cri-cri à tête verte et tachetée⁽¹⁾. Près de lui s'en trouvait un autre, semblant prêt à bondir. La femme Tcheng examina le dessin sans en comprendre la signification. Mais voyant le grillon qui correspondait exactement à la secrète pensée de son cœur elle plia le feuillet qu'elle cacha sous ses vêtements. En rentrant, elle la montra à son mari. Ce dernier réfléchit mûrement et se demanda si ce n'était pas l'Esprit qui lui indiquait l'endroit où il pourrait trouver la bête. Il considéra attentivement le paysage dessiné, lequel ressemblait étrangement au Temple du Grand Bouddha situé à l'Est du village. Il se raidit sous la douleur, s'appuya sur un bâton et, muni du dessin, il alla sur le derrière de ce Temple où se trouvait une ancienne tombe. Il la contourna et vit les rochers allongés à tort et à travers qui étaient bien le modèle du dessin. Il se mit alors à marcher lentement, tout ouïe, parmi les broussailles, et le regard tendu comme pour y chercher une épingle ou une épine. La force de volonté et d'énergie de son cœur, de ses yeux et de ses oreilles étaient épuisées qu'il n'avait encore perçu nulle trace de grillon. Il n'en continuait pas moins ses recherches obstinément lorsqu'il vit un cri-cri à tête tachetée sauter et prendre immédiatement la fuite. Tcheng,

(1) Marque de la qualité supérieure des grillons.

surpris, se mit sur-le-champ à le poursuivre. Le grillon s'enfonça dans les herbes. Tcheng les écarta, tenace à suivre la piste de la bestiole quand il la vit, se tenant accroupie, près de racines d'herbes à épines. Il mit vivement la main dessus, croyant la saisir, mais la bestiole s'enfonça dans un trou de pierre. Tcheng prit un brin d'herbe effilé qu'il plongea dans la cavité pour l'en faire sortir ; mais elle ne se montra point. Alors il inonda le trou avec l'eau qu'il portait dans son tube de bambou et le grillon finit par sortir. Ses formes étaient trapues et robustes. Tcheng le chassa et finit par le capturer. Il l'examina minutieusement et vit un corps énorme, une queue longue, une tête verte et des ailes dorées. Débordant de joie, il le mit dans la cage et retourna chez lui.

Toute la famille se réjouit de cette capture. Elle n'aurait pas exprimé plus de joie pour le morceau de Jade ayant la valeur de plusieurs villes⁽¹⁾. On plaça le cri-cri dans un pot pour le bien nourrir. On lui donna à manger le meilleur riz de la maison et on le soigna avec toutes sortes d'attentions et de gâteries, en attendant l'arrivée de l'échéance pour répondre à l'autorité qui pressait la perception.

Tcheng avait un fils âgé de neuf ans qui, profitant de l'absence de son père, ouvrit, en se cachant, le pot d'où la bête sauta et s'enfuit rapidement sans qu'on pût la rattraper. Un moment, l'enfant, croyant l'avoir, lui mit brutalement la main dessus. Hélas ! le grillon perdit ses deux pattes de derrière, et, tout éventré, il mourut sur-le-champ. L'enfant, apeuré, se mit à pleurer d'abord puis informa sa mère. Cette dernière, en écoutant le récit de son fils, devint toute livide. Saisie, elle cria : "Porte-malheur ! ta dernière heure est sonnée. Quand ton père rentrera il aura affaire avec toi !" L'enfant, tout en pleurs, s'en alla. Un moment après,

(1) L'Empereur Tching Tchi Hoan, constructeur de la grande muraille, voulut céder plusieurs grandes villes au Roi de Kiao en échange de son fameux morceau de Jade.

Tcheng arriva. Lorsqu'il entendit les dires de sa femme il se sentit envahi de sueurs froides, comme si on lui versait de la neige et de la glace sur le corps. Transporté de fureur, il chercha son enfant ; mais ce dernier avait disparu sans qu'on pût savoir où. Peu de temps après, il découvrit son cadavre dans un puits. Alors sa furie se mua en un immense chagrin. Désolé, il n'eut plus d'autre intention que celle d'en finir avec la vie.

Accablé, le couple se lamenta devant le mur. Dans la maison, plus de feu au foyer. Le mari et la femme, désorientés, se regardaient sans mot dire et ne sachant plus que faire.

Comme le soleil allait se coucher, ils voulurent prendre le cadavre de l'enfant, pour l'envelopper de chaume. Mais en le touchant, ils s'aperçurent qu'il restait, au corps, encore un peu de souffle. Pleins de joie, vite ils le portèrent sur un lit et, à minuit, l'enfant revint à lui. Le cœur du couple s'en trouva soulagé ; cependant ils constatèrent que leur enfant avait l'air stupide, comme insensé, n'aspirant qu'à dormir. Tchang, se tournant pour regarder la cage vide du grillon, s'en trouva davantage chagriné et se mit à pleurer, ne se souciant plus guère de son fils.

Durant toute la nuit, jusqu'à l'aube, il ne put fermer les yeux. Au lever du soleil, il allait s'étendre, accablé de tristesse, quand il entendit des cris de grillon venant du dehors. Surpris, il se leva pour aller voir. Le grillon se trouvait encore là. Débordant d'une joie compréhensible, il alla pour le prendre ; mais le cri-cri jeta un cri, bondit et s'enfuit avec vélocité. Tchang réussit à lui mettre la main dessus mais il eut la sensation qu'il ne tenait rien et, quand il enleva sa main, la bestiole bondit de nouveau et se mit hors d'atteinte. Il la poursuivit aussitôt et, en tournant le coin du mur, il en perdit la trace. Quoique désappointé, il poussa quand même ses recherches dans tous les recoins. A un moment, il vit un grillon accroupi sur le mur. Il l'examina attentivement et vit un corps menu de couleur

noire. Ce n'était plus le même animal. En raison de sa petite taille il ne s'y arrêta point et, dépité, le laissa pour continuer à chercher partout, avec acharnement, celui qui venait de lui échapper.

Cependant, le petit cri-cri, du haut du mur, bondit et tomba sur sa manche. Tchang, s'arrêtant, le considéra et trouva qu'il ressemblait à un chien de terre⁽¹⁾. Il avait des élytres tachetées, une tête carrée et des pattes fort longues. Il lui sembla alors que ce pouvait être une bonne bête et, devenu soudain content, il s'en saisit avec l'intention de l'offrir à l'Autorité, tout en appréhendant qu'elle ne lui donnât pas satisfaction. Il pensa à la faire combattre pour l'éprouver.

Un jeune homme du village, fervent d'amusements et de plaisirs, avait dressé un grillon qu'il appelait "Vert de carapace de crabe." Tous les jours il le faisait battre avec ceux des autres jeunes gens et, toujours, son cri-cri sortait victorieux de ces luttes. Il spéculait sur sa bête pour en tirer profit et demandait un prix très élevé pour consentir à s'en défaire ; mais aucun acheteur ne se présentait.

Ce jeune homme alla, ostensiblement, dans la maison de Tchang, regarda la bête qu'il nourrissait et dissimula mal son envie de rire. Il sortit son propre grillon et le fit entrer dans la cage de comparaison. Tchang regarda et vit une bête longue et énorme. Tout honteux de son petit pensionnaire il n'osa pas accepter le défi. Le jeune homme, toutefois, l'y força. Tchang pensait posséder un mauvais grillon, probablement incapable de quoi que ce soit. Mais ne valait-il pas mieux le faire combattre, ne serait-ce que pour rire un peu ?

Alors on plaça les deux bêtes dans le pot de combat. Le petit insecte de Tchang s'accroupit et ne bougea point, demeurant stupide et inerte comme un coq en bois. Le jeune homme éclata de rire. On essaya alors d'exciter le petit animal avec des poils de porc. On lui chatouilla les anten-

(1) Insecte ressemblant au grillon.

nes ; mais il ne bougea pas davantage. Le jeune homme rit plus fort. On continuait de l'exciter quand le petit cri-cri, devenu subitement furieux, se précipita droit sur l'adversaire, bondissant et tenant bon la lutte. Les deux combattants crissaient de toute la force de leurs élytres. On vit, soudain, le petit grillon se ramasser, bondir, tendre sa queue et, pointant ses antennes, foncer pour mordre le cou de l'ennemi. Le jeune homme, maintenant consterné, arrêta immédiatement le combat et l'on vit le petit insecte crier hautement son triomphe, étalant avec bruit sa fierté, comme pour répondre à l'appréciation de son maître. Tchang ne pouvait plus contenir sa joie.

Pendant qu'on était en train de l'admirer, un coq surgit qui voulut s'emparer de la bête. Tchang, surpris, cria ; heureusement, le coq n'atteignit pas son but et le grillon bondit, hors d'atteinte, à plus d'un pied de distance. Le coq le poursuivit avec ténacité et, déjà, le tenait sous ses ergots. Tchang, pris à l'improviste, ne savait plus que faire pour le sauver du danger imminent. Il trépigna et devint livide. Il vit ensuite que le coq allongeait son cou et secouait sa tête avec fureur. Il regarda de plus près ; le grillon se trouvait sur sa crête, le piquant de toutes ses forces et ne lâchant point prise. Tchang, de plus en plus surpris et joyeux, le prit et le plaça dans sa cage.

Le lendemain, il l'offrit au Sous-préfet. Ce dernier, voyant la petite taille de l'insecte, blêmit de colère et gronda sévèrement Tchang ; mais lui, confiant, raconta ses prouesses merveilleuses. Le Sous-préfet, incrédule, essaya alors de le faire combattre avec d'autres grillons qui, tous, furent vaincus. On l'essaya, aussi, contre un coq et la même scène se renouvela, telle que Tchang l'avait racontée. Alors, ce fonctionnaire récompensa Tchang et offrit la bête au Gouverneur. Ce dernier en fut tellement content qu'il plaça ce merveilleux cri-cri dans une cage en or et en fit présent à l'Empereur, accompagné d'un rapport énumérant toutes les capacités de la bête.

Une fois entré dans le Palais, on fit combattre le cri-cri contre le "Papillon", "La Sauterelle", "Le Yeou Li Tah", "La Tête à filets verts", tous grillons réputés que les Provinces avaient envoyés en présents ; mais aucun d'eux ne put le surpasser.

Chaque fois que le petit grillon entendait le son de la musique provenant d'un *kin* ou d'un *Chi*, il se balançait en cadence. On l'apprécia davantage. Sa Majesté, satisfaite, fit don, au Gouverneur, d'un cheval renommé ainsi que de pièces de satin. Le Gouverneur n'oublia pas l'origine de cette faveur. Peu de temps après, il rédigea un rapport pour élever en grade le Sous-préfet, disant qu'il accomplissait très bien ses fonctions. Le Sous-préfet, à son tour satisfait, dispensa Tchang de sa charge et parla au Commissaire impérial des Examens pour qu'il reçoive Tchang comme Bachelier.

Un an après, l'enfant de Tchang recouvra toutes ses facultés. Il dit alors que son corps avait été transformé en grillon et qu'il était devenu léger et vif, très propre au combat. Il venait seulement de se réveiller.

Le Gouverneur récompensa aussi et largement Tchang. Une année ne s'était pas encore écoulée que ce dernier possédait cent Tchings de terres en culture, dix mille poutres de Salles et Pavillons à étage avec mille bœufs et mille moutons. Depuis, lorsqu'il sortait de chez lui, son cheval et ses vêtements étaient plus jolis et plus riches que ceux des familles nobles de l'endroit.



促織

莎雞遠貢九重天
責有常供例不蠲
何物痴兒偏致富
生生死死亦堪憐



Le grillon



Sih Lion

Lih Liou

Mademoiselle Sih Liou était fille d'un lettré de Tchung Tou. Par suite de sa fine et jolie taille, on l'appelait plaisamment Sih Liou (Saufe mince).

Dès son enfance, Sih Liou montra une vive intelligence et sut rapidement lire. Elle aimait, surtout, à lire des livres traitant de la connaissance de l'avenir des gens, d'après leur physionomie. Elle causait d'ailleurs fort peu, n'ayant jamais, même une seule fois, dit à qui que ce soit son bon ou mauvais destin. Pour ceux qui voulaient sa main elle demandait toujours à voir, elle-même, le prétendant et, de cette façon, elle examina successivement de nombreux soupirants auxquels elle répondit invariablement : " Non."

C'est ainsi qu'elle atteignit bientôt sa dix-neuvième année. Ses parents la grondèrent en disant :

—N'y a-t-il donc pas de beaux partis pour toi dans ce monde ! Désires-tu vieillir avec le chignon (1) ?

Elle répondit :

—Je conservais l'espoir de vaincre la destinée ; mais déjà un long temps s'est écoulé sans que j'aie pu réussir. C'est donc vraiment le sort qui m'attend et, désormais, j'obéirai à vos ordres.

A cette époque, un nommé Kao, descendant d'une famille de notables, qui jouissait d'une réputation de lettré, entendit parler de Sih Liou et lui fit parvenir des cadeaux de fiançailles. Le mariage fut consommé et le couple fut uni.

La première et défunte femme de Kao avait laissé un fils appelé Tchang Fou, âgé de cinq ans. Sih Liou prit bien soin de sa petite personne et quand elle retournait chez ses parents, Tchang Fou pleurait toujours, demandant à la suivre ; et, même en le grondant, on ne pouvait parvenir à arrêter ses larmes. Un an après, Sih Liou accoucha d'un garçon à qui l'on donna le nom de Tchang Hou (*Tchang—long, Hou-*

(1) Coiffure des jeunes filles.

père). Son mari lui demanda ce que signifiait cette appellation ? Elle répondit : " J'espère qu'il vivra toujours près de nos genoux."

Sih Liou négligeait les ouvrages féminins, n'y prêtant, la plupart du temps, aucune attention ; mais, pour l'Est et le Sud des champs, pour la somme totale des impôts à payer, elle prit des renseignements sur les livres de comptes, de peur de n'être point au courant de ces choses. Peu de temps après elle dit à son mari : " Ne vous occupez plus des affaires de famille, laissez-m'en la charge pour voir si je pourrais m'en acquitter." Son mari acquiesça et, pendant six mois, les affaires de la maison marchèrent on ne peut mieux. Kao appréciait ses capacités.

Un jour que son mari s'était rendu à une invitation dans un village voisin, vinrent justement les percepteurs d'impôts qui, pour réclamer les taxes arriérées, frappèrent à la porte et firent du tapage. Liou envoya des servantes pour essayer de les calmer mais ces derniers refusèrent de quitter la place. Alors elle envoya chercher son mari. Quand les percepteurs furent partis, son mari dit en riant : " Sih Liou, je commence à constater qu'une femme, même intelligente, ne vaut pas un homme idiot." Sa femme, entendant cela, baissa la tête et se mit à pleurer. Kao, surpris, voulut la consoler mais en vain. Kao résolut alors de ne pas la faire trop travailler aux affaires de famille et, pour cela, voulut s'en charger ; mais Sih Liou n'y consentit point. Elle se leva dès l'aube, se couchant tard, vaquant assidûment à toutes ses affaires. Un an d'avance elle préparait de quoi payer les taxes de l'année suivante ; c'est pourquoi, de toute l'année, on ne vit plus jamais de percepteur frapper à leur porte pour exiger l'impôt. Elle usa, aussi, de la même méthode pour la préparation des vêtements et de la nourriture. Par suite de cette sage administration la situation de la famille devint des plus aisée. Kao était fort content du résultat et il la plaisanta en disant :

—Le saule fin, tellement fin, a les sourcils fins, la taille fine et les pieds fins ! Je suis vraiment heureux de constater que son intelligence est aussi devenue beaucoup plus fine.

Sa femme répondit à ce distique par cet autre :

—Monsieur Kao (haut) est véritablement haut, d'un haut caractère, de hautes ambitions et de hautes connaissances littéraires. J'espère bien, aussi, qu'il aura une vie plus haute.

Dans le village on vendait du beau bois pour faire des cercueils. Sih Liou ne regarda pas à la question de prix et en fit l'acquisition. Comme elle ne pouvait compléter la somme nécessaire elle emprunta aux parents et aux voisins. Son mari voulut l'arrêter, objectant que le besoin ne s'en faisait nullement sentir d'urgence ; mais sa femme ne l'écouta point et garda ce cercueil plus d'un an. Dans le village, quelqu'un venant à mourir, on lui offrit le double de la somme qu'avait coûté le cercueil pour le lui acheter. Kao, évaluant le bénéfice possible, en parla à sa femme ; mais cette dernière refusa. Comme il lui en demandait la cause elle s'abstint de répondre. Il la questionna de nouveau ; alors, toujours muette, elle eut les yeux voilés de larmes, toute prête à pleurer. Kao, intrigué, n'osa point aller à l'encontre de sa volonté et suspendit les pourparlers entrepris pour ce marché.

Encore un an de passé et Kao atteignit ses vingt-cinq ans. Sih Liou l'empêchait d'aller se promener au loin et, lorsqu'il rentrait un peu tard, elle envoyait successivement des domestiques dans les rues pour l'y chercher et le ramener. Alors les amis commencèrent à se gausser de lui. Un jour, Kao alla pour boire du vin chez un de ses amis et, tout à coup, il sentit un malaise le prendre. Il retourna aussitôt mais tomba de cheval, à mi-route, et succomba. C'était au moment des grandes chaleurs. Heureusement que tous les habits mortuaires se trouvaient prêts. Les voisins commencèrent, alors, à apprécier la grande prévoyance de Sih Liou.

Tchang Fou, âgé de dix ans, commençait à apprendre à lire. Son père mort, il devint enfant gâté et paresseux, ne voulant point apprendre ni aller à l'école. Il s'enfuyait toujours de l'étude pour aller jouer avec les bergers. Sa mère le gronda et alla même jusqu'à lui administrer du bâton ; mais l'enfant demeura toujours aussi intraitable et désobéissant au point que sa mère ne put plus rien en faire. Elle l'appela et lui dit : " Puisque tu ne veux pas apprendre à lire je ne puis t'y forcer ; mais dans une famille pauvre on ne peut pas entretenir un homme sans rien faire. Change tes habits et va donc travailler avec les domestiques, sinon n'aie pas de regret si tu reçois des coups de bâton." Ceci dit elle le vêtit d'habits en lambeaux et l'envoya garder les porcs. Lorsqu'il rentrait, il devait aller, lui-même, chercher un pot en grès pour y manger sa soupe en compagnie des autres domestiques. Cela dura plusieurs jours ; mais, bientôt, l'enfant ne pouvant supporter ce mauvais traitement pleura, se mit à genoux dans la cour et dit qu'il désirait reprendre ses études. Sa mère se détourna, faisant face au mur, comme si elle n'entendait pas. Finalement, il fut obligé de reprendre sa houlette et de repartir en cessant de pleurer.

On arriva ainsi presque à la fin de l'automne et il n'avait plus de vêtement sur lui, pas de souliers aux pieds, se trouvant tout mouillé et trempé par la pluie glaciale, grelottant comme un mendiant. Les voisins, le voyant dans cet état, eurent pitié de lui. Ceux qui comptaient prendre femme, pour se remarier, citaient l'exemple de Sih Liou pour se l'interdire. Alors commencèrent à courir sur son compte de vilains racontars. Sih Liou, aussi, les entendit ; mais elle n'y prêta pas la moindre attention.

Tchang Fou, ne pouvant plus supporter cette misère, s'enfuit en abandonnant les porcs confiés à sa garde. Sih Liou le laissa faire et n'entreprit aucune recherche.

Après plusieurs mois, Tchang Fou, ne trouvant pas d'endroit pour mendier sa maigre pitance, rentra, de lui-même, à la maison, hâve et déguenillé. Cependant il n'osa

pas tout de suite en franchir le seuil. Il demanda à la vieille femme voisine d'intercéder pour lui auprès de sa mère.

Sih Liou dit seulement :

—S'il peut recevoir cent coups de bâton qu'il vienne, sinon qu'il s'en aille de nouveau et vite !

Tchang Fou, entendant cela, entra en coup de vent, pleura abondamment et dit qu'il désirait recevoir le bâton.

Sa mère lui demanda s'il était maintenant repentant.

Il répondit :

—Oui !

—Puisque tu regrettes ce que tu as fait on ne te battra pas. Va bien garder les porcs, comme tu dois le faire, et accomplis bien ta charge. Si, de nouveau, tu commets des fautes, tu ne seras certes pas épargné.

Tchang Fou versa des larmes en abondance et dit :

—Je veux recevoir cent coups de bâton et retourner à l'école.

Sa mère n'y voulut point consentir ; mais, persuadée par la vieille dame voisine, elle finit par acquiescer. On fit laver le corps de l'enfant et on lui donna des habits convenables en lui ordonnant d'aller suivre la même classe avec le même professeur que son frère cadet Tchang Hou.

Depuis ce jour il devint résolu et travailla assidûment, étant tout différent d'auparavant.

Trois ans après, il fut reçu Bachelier. Le Gouverneur civil Yang, en lisant ses compositions, l'apprécia et lui fit don d'une bourse d'études mensuelle pour l'aider à acheter de l'huile afin qu'il puisse lire le soir.

* * *

Tchang Hou, lui, était tellement borné qu'après avoir étudié plusieurs années consécutives il n'était pas à même de se rappeler les noms des familles de l'endroit. Sa mère, voyant cela, lui ordonna d'abandonner les livres et de se mettre à la culture des champs. Tchang Hou aimait, par-dessus tout, l'oisiveté, dédaignant les durs travaux. Sa mère le morigèna sévèrement et dit : " Les quatre catégories de

gens⁽¹⁾ ont, chacune, son métier. Puisque tu ne peux pas lire et que tu ne veux pas non plus travailler la terre c'est donc que tu préfères mourir de faim dans un fossé?" Ayant dit, elle le corrigea, sur place, à coups de bâton et, depuis, il labourait la terre, dirigeant les travailleurs des champs. S'il lui arrivait, le matin, de se lever tard, sa mère, tout de suite, le morigénait. Les meilleurs vêtements, comme à table les meilleurs morceaux, étaient toujours réservés à son frère aîné et Tchang Hou n'osait point faire d'objections quoique, en lui-même, il en était outré.

Les travaux des champs terminés, sa mère préleva sur son capital assez d'argent pour le mettre dans le commerce; mais Tchang Hou, qui n'aimait qu'à jouer, perdit tout l'argent qu'on lui avait remis et prétendit ensuite, pour mieux tromper sa mère, qu'il avait été dépouillé par des brigands. Sih Liou découvrit le mensonge et lui administra, comme punition, une volée de coups de bâton, le rouant de coups jusqu'à épuisement. Tchang Hou se mit alors à genoux, implorant pour que l'on pardonne son jeune frère et s'offrit pour recevoir la punition à la place du coupable. Sa mère se calma.

Depuis lors, chaque fois que le cadet sortait, sa mère exerçait une surveillance étroite sur ses allées et venues. Tchang Hou dut mettre un frein à son inconduite: mais l'on sentait bien qu'il se contraignait. Un jour, il approcha de sa mère, disant qu'il voulait suivre d'autres commerçants pour aller à Loh Yang. En réalité, ce n'était qu'un prétexte pour s'en aller au loin et se voir libre de satisfaire ses passions. Son cœur battait d'anxiété car il craignait fort que sa mère ne consentît pas à sa proposition. Mais sa mère l'écouta jusqu'au bout, paraissant loin d'avoir le moindre soupçon. Elle sortit trente taëls en rognures de lingots et prépara les bagages de son fils. Quand tout fut prêt, elle lui donna, à part, un gros lingot en lui disant: "C'est l'héritage de poche de ton

(1) Lettrés, commerçants, cultivateurs et ouvriers.

grand'père, provenant de sa carrière de fonctionnaire. Il ne faudra pas t'en servir. C'est simplement pour mettre dans ta malle afin de pouvoir faire face aux dépenses imprévues et seulement urgentes. Comme c'est la première fois que tu pars en voyage d'affaires je ne compte pas que tu réaliseras de gros bénéfices. Il suffit, d'ailleurs, que tu n'aies pas de déficit sur ces trente taëls."

Au moment du départ, elle lui répéta ce qu'elle lui avait dit et Tchang Hou s'en alla en lançant des : "Oui ! Oui !" répétés, le cœur débordant de joie.

Arrivé à Loh Yang, il quitta définitivement ses compagnons de route et alla se loger dans la maison d'une prostituée en renom, appelée Ly Tchi. Après une dizaine de nuits passées dans ce farniente, il ne lui restait plus qu'un peu d'argent ; mais il spéculait sur le gros lingot qu'il avait en poche n'ayant point le souci de manquer de ressources. Toutefois, lorsqu'il le prit et voulut le couper il vit que c'était de l'argent faux. La matrone de Ly, constatant sa situation, se moqua de lui avec des mots piquants. Tchang Hou se trouva alors fort inquiet et, comme sa bourse était vide, il ne savait vraiment plus où aller. Il espérait en l'amitié de la prostituée qui ne le congédia pas tout de suite. Tout à coup arrivèrent deux hommes munis de cordes qui saisirent Hou et l'attachèrent par le cou. Surpris et effrayé, il ne sut plus que faire et demanda, piteusement, la raison de cette subite agression. Il apprit alors que la prostituée avait volé son argent faux pour l'accuser devant le tribunal. Conduit au Yamen, le mandarin ne lui laissa pas le temps de s'expliquer. On le lia et on le battit jusqu'à ce qu'il perdît connaissance ; puis on le mit en prison et, comme il se trouvait sans ressources, les geôliers ne se firent pas faute de le maltraiter. Il dut mendier de quoi manger aux autres prisonniers, recueillant tout juste de quoi ne pas mourir de faim.

Au départ de Tchang Hou, la mère dit à l'aîné Tchang Fou : "Dans vingt jours rappelle-moi que je dois t'envoyer à Loh Yang. Je suis tellement occupée que je crains de

l'oublier." Tchang Fou en demanda le pourquoi ; mais sa mère devint tout à coup sombre et prête à pleurer. Il n'osa point en demander davantage et se retira.

Vingt jours après, Tchang Fou rappela à sa mère ce qui était convenu ; elle soupira et dit : " La conduite désordonnée de ton frère ressemble absolument à la tienne d'auparavant alors que tu délaissais tes études. Si je n'avais pas pris sur moi une mauvaise réputation, comment aurais-tu pu devenir ce que tu es aujourd'hui ? On dit de moi que je n'ai pas de cœur ; mais mes larmes inondent l'oreiller et ma couverture. Cela on l'ignore ! "

Elle pleura amèrement.

Tchang Fou se plaça debout près d'elle et l'écouta respectueusement, n'osant point l'interroger.

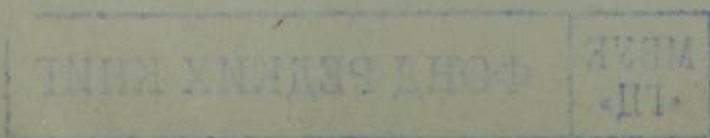
Quand Sih Liou eut fini de pleurer, elle dit : " Le mauvais cœur prodigue de ton frère n'étant pas encore mort, je lui ai remis de l'argent faux pour lui donner une bonne leçon. Je crois que, maintenant, il doit être en prison. Le Gouverneur civil t'estime bien ; si tu vas l'implorer cela pourra peut-être éviter la mort de ton frère et provoquer son repentir. "

Tchang Fou partit sur-le-champ.

Lorsqu'il arriva à Loh Yang, son frère était incarcéré depuis trois jours. Il alla le voir dans sa prison et vit qu'il avait la figure décharnée et piteuse d'un Diable. Tchang Hou, voyant venir à lui son frère aîné, pleura sans oser lever les yeux pour le regarder. Tchang Fou, aussi, pleura.

A cette époque, Tchang Fou était bien vu du Gouverneur civil. Tout le monde, de près ou de loin, connaissait son nom. Le sous-préfet savait également qu'il était le frère aîné de Tchang Hou : aussi, mit-il sur-le-champ, ce dernier en liberté.

Quand le cadet rentra dans la maison, appréhendant la juste colère de sa mère, il s'avança en se traînant sur les genoux. Sa mère le fixa et dit : " Es-tu content ? "



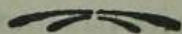
Tchang Hou fondit en larmes, n'osant souffler mot. Tchang Fou se mit aussi à genoux. La mère leur dit, alors, de se lever.

Depuis ce jour, Tchang Hou, pris d'un profond remords, dirigea, sans repos, toutes les affaires de famille et même quand il lui arrivait de se laisser aller à un peu de paresse, sa mère ne le grondait point. Plusieurs mois se passèrent sans qu'elle fît allusion au commerce. Tchang Hou aurait bien voulu, de nouveau, faire du négoce; mais il n'osait point aborder la question. Il communiqua ses idées à son frère et quand sa mère entendit ce dernier, toute contente, elle emprunta et mit, en outre, des objets au Mont-de-piété pour réunir la somme nécessaire à lui faire un commerce.

Au cours de six mois il réalisa un bénéfice qui doubla son capital.

A l'automne de la même année, Tchang Fou fut reçu licencié et trois années plus tard, fut agréé Docteur. Son frère cadet réalisa, dans le commerce, une fortune de dix mille taëls.

J'ai un compatriote qui a fait un voyage à Loh Yang. Il a vu leur mère, actuellement âgée de quarante ans, mais semblant porter seulement la trentaine. Elle s'habille, d'ailleurs, modestement, ressemblant à une mère de famille du commun.



Joe Yün

La chanteuse de Hantcheou

Joe Yün était la célèbre chanteuse de Hantcheou. Sa beauté comme son talent étaient sans rivaux. A l'âge de quatorze ans, sa matrone, Tsai, voulut lui faire recevoir des clients.

Yün lui répondit :

—C'est la première étape de mon existence et il n'y faut pas procéder à la légère. Fixez vous-même le prix que vous voudrez ; mais laissez-moi le choix de l'homme.

—C'est bien ! acquiesça la matrone.

Le prix fut fixé à quinze taëls.

Tous les jours Yün recevait et les visiteurs venaient, toujours chargés de présents. A ceux qui en offraient de considérables elle répondait soit en jouant avec eux, une partie d'échecs, soit en leur donnant un dessin fait de sa main. Quant à ceux qui en offraient de minimes, elle se contentait de les retenir pour boire, en tête-à-tête, une tasse de thé.

Le nom de Joe Yün était fort connu à la ronde et les riches commerçants ainsi que les notables étaient assidus à sa porte.

Un lettré de Hantcheou, du nom de Ho, avait une réputation littéraire également établie depuis longtemps, mais sa fortune était plutôt médiocre. Il avait entendu parler de Joe Yün et, bien qu'il n'osât pas entretenir l'idée de jouir de ses faveurs, il n'en prépara pas moins quelques menus présents, espérant ainsi pouvoir, tout au moins, considérer de près sa beauté. Il craignait que, connaissant tant de monde, elle ne fît que peu ou pas de cas de lui, si pauvre et miséreux ; mais, lorsqu'elle le reçut, il se trouva que l'entretien fut très cordial.

Ho demeura longtemps assis à causer avec elle, et les sourcils et les yeux de Joe Yün reflétaient de l'amour pour lui ; même elle composa une poésie qu'elle lui remit. Ho, débordant de joie, allait continuer la causerie de plus belle lorsqu'une petite servante vint annoncer l'arrivée d'un visiteur. Ho s'empressa de prendre congé et, après être rentré chez lui, il savoura le poème ; cette émotion alla même jusqu'à troubler ses sens et embellir ses rêves.

Deux jours après, point maître de sa passion, il soigna sa toilette pour retourner chez Yün. Cette dernière témoigna du contentement de le revoir ; déplaçant son siège pour s'asseoir près de lui, elle lui demanda, tout bas :

—Pourriez-vous vous arranger pour passer une nuit auprès de moi ?

—Un homme pauvre comme moi, répondit Ho, ne peut offrir que sa folle passion et vous pouvez lire dans mon cœur. Ces modestes présents ont absorbé toutes mes ressources, mais je suis déjà satisfait de pouvoir contempler de près votre beauté. Quant à goûter au fruit de votre chair je n'aurais jamais osé faire pareil rêve !

A ces mots, Joe Yün devint sombre. Ils demeurèrent ainsi, face à face, sans prononcer un mot. Ho resta longtemps, ne songeant plus du tout à partir. Cependant la matrone Tsai appelait sans cesse Joe Yün pour hâter le départ de Ho.

Quand ce dernier rentra chez lui, le cœur enivré, il pensa employer toute sa fortune pour acheter un moment de plaisir ; mais il pensa, aussi, que ce moment aurait une fin et qu'il faudrait se séparer. Cet instant lui serait encore plus insupportable. A cette pensée, toute sa fiévreuse passion disparut comme fumée. Dès lors, il n'alla plus voir Joe Yün.

Plusieurs mois durant, Joe Yün passa son temps à choisir son homme ; mais pas un ne répondait à son idéal. Sa

matrone, furieuse, voulait l'y forcer mais elle patienta encore quelque peu. Un jour vint un visiteur, muni de présents, qui s'assit pour causer quelques instants. Ensuite il se leva et, du doigt, touchant le front de Joe Yün, il dit : "C'est dommage, c'est dommage !" et il s'en fut.

Joe Yün accompagna ce visiteur jusqu'au seuil de sa porte et, lorsqu'elle revint, on constata que son front portait encore, imprimé en noir comme de l'encre, la trace du doigt. On lava cette tache mais l'empreinte ressortit davantage et plus nette. Quelques jours après, l'empreinte noire commença à s'élargir graduellement. Un an plus tard, la tache couvrait les pommettes ainsi que le nez de la jolie chanteuse. Tout le monde riait en la voyant. Les foulées des chevaux, les traces des voitures disparurent avec les visiteurs. Alors la matrone lui enleva tous ses bijoux et vêtements en lui ordonnant de se ranger parmi les servantes. Joe Yün, faible et délicate, ne put assurer le service et maigrit chaque jour davantage.

Ho, ayant entendu raconter cette infortune, vint jusque chez elle. Il l'aperçut alors qu'elle était dans la cuisine avec ses cheveux tout ébouriffés, sa figure, à l'aspect répugnant, portant un masque diabolique.

Quand elle aperçut Ho, elle se détourna vers le mur pour cacher son visage.

Ho, pris d'une grande pitié, parla à la matrone, demandant à l'acheter. Cette dernière accepta l'offre. Ho vendit toutes ses terres et puisa jusqu'au fin fond de ses malles pour acheter Joe Yün et la mener chez lui.

Une fois arrivés, elle tira Ho par le vêtement et se mit à pleurer, n'osant point devenir son épouse et formulant l'intention de se ranger volontairement dans les rangs des concubines pour attendre sa future maîtresse.

—La chose qu'il faut apprécier dans la vie, répondit Ho, c'est d'avoir quelqu'un qui puisse vous connaître au plus pro-

fond du cœur. Quand vous étiez à l'apogée de votre fortune, vous pouviez, déjà, bien me connaître ; comment puis-je vous oublier maintenant que vous êtes tombée en décadence ?

Il ne se maria donc pas avec d'autre.

Les gens du pays se gaussaient de lui ; mais l'amour de Ho, pour Joe Yün, ne faisait que grandir. Un an après, il alla à Sou Tcheou où, par hasard, chez le même hôte, se trouvait un nommé Hoa.

Ce dernier lui demanda, à brûle-pourpoint :

—A Hantcheou il y avait une chanteuse célèbre du nom de Joe Yün. Qu'est-elle devenue ?

—Elle est mariée.

—Avec qui ?

—Le genre de son mari est comme le mien.

—Si son homme est comme vous c'est donc qu'elle a trouvé un bon mari ! Mais quel fut son prix ?

—Comme elle a été affectée d'une maladie bizarre on l'a vendue à vil prix ; sinon cet homme, pauvre comme moi, n'aurait jamais pu acheter une si jolie femme dans une maison de ce genre !

—Est-il vrai, continua Hoa, que cet homme est réellement comme vous ?

Etonné de la persistance de ses questions, Ho lui en demanda le pourquoi.

Hoa se mit à rire en disant :

—Je ne vous cacherai point la vérité. J'ai vu, une fois, son joli visage et, pris de pitié pour sa beauté surnaturelle tombée dans la dégradation qu'implique son état, j'ai employé une petite merveille pour voiler sa beauté et protéger, en même temps, sa vertu afin d'attendre les véritables connaisseurs qui sauraient la distinguer.

Ho s'empressa de lui demander :

—Puisque vous avez pu la marquer ainsi, pourrez-vous, aussi, la débarrasser ?

— Pourquoi ne le pourrais-je pas, dit Hoa en riant, mais il faut, pour cela, que son mari me le demande bien sincèrement !

Ho le salua et dit :

— Le mari de Joe Yün c'est moi-même !

— Il n'y a que les vrais lettrés dans le monde, répondit Ho content, qui peuvent posséder beaucoup d'amour sans changer d'idée pour un visage joli ou laid. Je vous accompagnerai chez vous et vous ferai cadeau d'une jolie femme !

Ils retournèrent ensemble à Hantcheou et, une fois arrivés, Ho ordonna de préparer du vin.

Ho l'arrêta d'un geste et lui dit :

— Je vais, d'abord, procéder à l'application de ma méthode afin de donner à la femme un cœur joyeux pour apprêter mon repas.

Il fit apporter une cuvette contenant de l'eau. Il traça, sur l'eau, des mots du bout de ses doigts et dit, ensuite :

— Lavez-la avec cette eau et elle sera guérie ; mais elle devra sortir, en personne, pour remercier son médecin.

Ho rit et porta la cuvette dans l'intérieur, attendant que Joe Yün fut lavée. Tout de suite, en portant de sa main l'eau à son visage, elle vit celui-ci devenir clair et aussi joli qu'il l'avait été auparavant. Le couple voulut tout de suite témoigner sa reconnaissance envers Hoa. Ils sortirent pour le remercier ; mais leur hôte avait disparu. Ils le cherchèrent partout mais en vain. Ils pensèrent, alors, que ce devait être un Génie.

Traduit par PANKING



瑞雲

青衫紅袖兩多情敢為拚
 擔負舊盟美滿姻緣成就
 日心香一瓣謝和生

瑞雲



Joe Yün



Le général herculéen

Le général herculéen

Le jour de la fête de la plantation des arbres, Tcha Yi-hoang, natif du Tchekiang, fit un pique-nique dans un Temple de la campagne. Il aperçut, devant la grande salle, une vieille cloche plus grande qu'un récipient qui pourrait contenir deux piculs ; du haut en bas, cette cloche portait des empreintes de mains toutes fraîches et grasses. Pris de soupçon, il se baissa pour regarder dessous et vit qu'il s'y trouvait un panier, fait de bambou, d'une contenance approximative de huit *Sings*⁽¹⁾ ; mais il ne pouvait se rendre compte de son contenu. Il ordonna à plusieurs hommes d'enlever, de force, cette cloche en la soulevant par sa potence ; mais la cloche ne remua point d'une ligne. Désappointé, il s'assit pour boire du vin et attendre.

Peu de temps après, un mendiant arrivait, muni de mangeaille qu'il avait obtenue de droite et de gauche. Il la plaça, en tas, au pied de la cloche et d'une main déplaçant la cloche, de l'autre il mit le manger apporté dans le panier ; il continua ce manège plusieurs fois de suite pour faire passer, par poignées, dans le panier. Quand il eut terminé, il remit la cloche en place et s'en alla. Un moment après, il revint pour prendre son repas et s'en nourrir. Quand il eut mangé pas mal il en reprit encore. Il enlevait si légèrement cette cloche qu'on aurait dit qu'il ouvrait simplement un buffet. Toute l'assistance s'en trouvait stupéfaite.

Tcha interrogea le mendiant :

— Brave homme, pourquoi mendies-tu ?

— Parce que je mange trop et que, pour cela, personne ne veut m'employer !

Tcha, ayant constaté sa force prodigieuse, lui conseilla de se faire soldat.

Le mendiant répondit, avec un air résigné, qu'il n'avait point de protection suffisante.

(1) Six sings font un boisseau.

Tcha le conduisit alors chez lui où il lui fit donner à manger. On calcula que ce qu'il absorba représentait le double de la nourriture ordinaire de cinq à six personnes adultes. Il lui fit changer de vêtements et de souliers et lui remit cinquante Taëls d'argent pour ses frais de voyage.

Plus de dix ans après, le neveu de Tcha était sous-préfet au Fou Kien. Le général Ou Louk Tchi vint subitement lui faire visite.

Au cours de l'entretien il demanda :

— Qui de vous est Tcha Yi-hoang ?

— C'est mon oncle, répondit le neveu. Comment a-t-il pu vous connaître ?

— C'est mon Maître, dit simplement le général. Il y a dix ans que nous nous sommes perdus de vue ; mais, sans cesse, je pense à lui. Je vous prie de lui dire qu'il daigne venir me voir.

Le neveu répondit évasivement tout en se demandant comment son oncle, étant lettré, pouvait avoir un militaire pour élève ?

Quand Yi hoang arriva il lui communiqua la prière du général ; mais son oncle ne se souvenait plus. Cependant, vu la proposition engageante du général, il monta à cheval et, suivi d'un domestique, il alla présenter sa carte à la porte du militaire. Le général sortit à pas pressés pour le recevoir au dehors de la grande porte. Tcha regarda le général et ne le reconnut point. Il crut même que le général se trompait ; mais ce dernier, dans une attitude humble et de plus en plus respectueuse, se courba devant lui davantage et l'invita à entrer jusqu'à la quatrième porte. Tcha, y voyant des femmes aller et venir, comprit qu'on l'invitait dans la salle intime. Il s'arrêta, n'osant pas pousser plus avant ; mais le général le salua pour le prier d'entrer. Il pénétra alors dans la salle. Celles qui soulevèrent le rideau comme celle qui présentèrent des sièges étaient toutes des jeunes femmes. Une fois assis, Tcha commença à interroger le général ; mais ce dernier fit un signe du bout des lèvres et

une jeune femme vint apporter des vêtements de cérémonie. Le général se leva pour changer de costume. Tcha ne comprenait pas du tout ce qu'il voulait faire. Les femmes habillèrent le général, arrangèrent ses manches, ajustèrent les boutons et, ce travail terminé, il ordonna à plusieurs servantes de tenir Tcha assis sur son siège sans le laisser bouger. Alors, il se prosterna devant lui comme on se prosterne seulement devant un père ou un Maître. Tcha, de plus en plus étonné, ne comprenait toujours rien à cette énigme. La cérémonie terminée, le général s'assit sur le côté, tout en changeant ses vêtements de cérémonie contre des habits ordinaires.

Il dit en riant :

—Monsieur ne se rappelle-t-il pas le mendiant qui soulevait la cloche ?

Tcha eut alors le mot de l'énigme.

En un clin d'œil le festin fut servi sur la table ; la musique de la famille joua dans la cour et les femmes se placèrent sur le côté pour verser le vin. Après le repas, le général conduisit Tcha dans une chambre à coucher où, lui-même, il prépara le lit de son hôte puis s'en alla.

Comme Tcha avait trop bu il ne se leva que tard le lendemain ; mais le général était déjà venu à trois reprises, à la porte de sa chambre, pour lui souhaiter le bonjour. Tcha, gêné, voulut prendre congé et s'en aller ; mais le général fit enlever les roues de sa voiture et fermer les portes au cadenas. Force fut donc à Tcha de demeurer. Il constata que, chaque jour, le général ne faisait pas autre chose que passer en revue ses domestiques, ses esclaves, ses servantes aussi bien que ses concubines, ses mules, ses chevaux, ses vêtements, ses meubles et autres objets. Il surveillait également pour qu'on en fasse une liste tout en recommandant qu'il n'y ait point d'omission. Tcha s'interdit de l'interroger sur l'étrangeté de ses occupations, voulant bien se garder d'intervenir dans les affaires de famille du général.

Mais, un jour, le général, la liste en mains, dit à Tcha :

—Grâce à votre généreuse initiative j'ai pu avoir ce que j'ai aujourd'hui. Je n'ose point garder pour moi tout seul, ne serait-ce qu'une servante ou le plus petit objet. Je me permets de vous en présenter la moitié.

Tcha, surpris, refusa ; mais le général ne l'écouta point. Il fit sortir plusieurs dizaines de milliers de Taëls d'argent de son coffre qu'il partagea méticuleusement en deux parts. Il numérotait, d'après sa liste, les objets d'art, d'antiquité, meubles, etc.. qu'il fit ranger dans l'intérieur et à l'extérieur de la salle. Tcha voulut s'y opposer ; mais le général ne voulut rien entendre. Il appela par leurs noms des domestiques et des servantes auxquels il ordonna de faire leurs bagages et d'emballer, ensuite, les objets désignés en leur recommandant, désormais, de servir respectueusement ce Monsieur. Les domestiques répondirent avec respect en cent échos. Le général alla veiller, en personne, à ce que ses concubines montent en chaise à porteurs et que les domestiques partent en ordre en menant mules et chevaux. Le départ fut bruyant. Après cela il revint pour faire ses adieux à Tcha.

Quelque temps après, Tcha mis en cause dans le procès de la rédaction de l'Histoire⁽¹⁾, fut arrêté mais en fin de compte, il fut grâcié par suite des démarches que le général fit auprès de l'Autorité.

(1) Au début de la Dynastie Tsing de nombreux lettrés furent arrêtés et décapités pour avoir rédigé l'Histoire des Ming en louant la défunte Dynastie et blâmant la présente.

Le vieux Tao

Yin Yeh, natif de Tchak Tcho, était un brigand célèbre. Il pouvait tendre les arcs les plus robustes et lancer plusieurs flèches à la fois ; ses capacités étaient réputées comme sans égales. Toutefois, n'ayant jamais eu de chance dans sa vie, il ne put point réussir dans le commerce. Chaque fois qu'il voyageait pour faire du négoce il perdait régulièrement son capital. Les gros commerçants des deux capitales n'en aimaient pas moins à partir avec Yin car, grâce à lui, ils n'avaient rien à redouter en cours de route.

Au début d'un hiver, plusieurs commerçants prêtèrent, chacun, un peu d'argent à Yin en le priant de les accompagner pour faire, ensemble, du commerce. Yin épuisa sa propre bourse en plus de l'argent prêté pour acheter des marchandises et aller trafiquer. Comme il avait un ami qui excellait dans l'art de lire l'avenir il alla le consulter. Ce dernier lui révéla que la réponse à la question par lui posée était : "Un remords" et que dans ce qu'il entreprenait, non seulement il perdrait son capital mais encore qu'il aurait à souffrir dans sa personne. Yin, résigné, voulut arrêter là ses projets ; mais les commerçants l'obligèrent quasiment à partir avec eux.

Quand ils furent arrivés en la capitale, la prédiction du diseur de bonne aventure se réalisa de point en point et Yin perdit son bien.

A l'approche du Jour de l'An, il quitta la capitale, seul, sur un cheval et réfléchit que, n'ayant point d'argent pour passer la Fête, il s'ennuierait davantage.

On était à l'aube et le brouillard restait épais. Il entra dans une auberge ouverte sur le bord de la route, se débarrassa de ses vêtements et demanda à boire. Il aperçut un vieillard aux cheveux tout blancs, accompagné de deux jeunes gens et en train de boire à la fenêtre Nord. Un serviteur, aux cheveux jaunes et tout ébouriffés, se tenait debout sur le côté. Yin s'assit au Sud de la pièce et fixa le

vieillard. Le serviteur, qui versait à ce moment du vin, renversa par mégarde la fiole qu'il tenait en mains, éclaboussant la robe du vieillard. Un des jeunes gens, furieux, lui tira sur-le-champ l'oreille et, avec un mouchoir, essuya les vêtements de l'homme âgé. Yin constata, en outre, que les pouces du serviteur portaient des anneaux de fer d'une épaisseur d'un demi-pouce, chaque anneau devant peser deux taëls environ. Après le repas, le vieillard ordonna aux deux jeunes gens de sortir, d'un sac de cuir, des lingots d'argent qu'il plaça, en tas, sur la table. On les pesa avec une balance ; puis tous trois se mirent à calculer. Ce manège dura autant de temps qu'il en faut pour absorber plusieurs coupes de vin. Finalement, ils enve'oppèrent les lingots et les rangèrent encore dans le sac de cuir. Cela fait, un des jeunes gens alla à l'écurie d'où il tira une mule noire qui boîtait. Il aida le vieillard à grimper sur le dos de la bête et le serviteur enfourcha, également, un cheval maigre pour le suivre. Quand ils franchirent la porte, les deux jeunes gens, jetant sur leurs épaules un arc et des flèches, montèrent aussi à cheval et partirent.

Yin, en voyant tant d'argent, avait eu les yeux fureteurs et brillants de convoitise et, dans son cœur, un désir de s'en emparer le consumait. Il s'arrêta de boire et s'empressa de les suivre. Il constata que le vieillard et le serviteur marchaient lentement en avant. Il prit alors un autre chemin pour les dépasser et déboucher sur leur côté. Arrivé à portée, il banda fortement son arc et visa le vieillard. Ce dernier se baissa pour défaire ses bottes, sourit et dit :

—Tu ne connais donc pas le vieux Tao ?

Yin lança un trait de toute sa force ; mais le vieillard se renversant sur sa selle, leva son pied, écarta deux doigts et, comme avec une pince, saisit la flèche au vol en riant et dit :

—Si c'est là toute ta capacité je n'aurai pas besoin de lutter avec les mains !

Yin, furieux, usa de toute son habileté et lança, coup sur coup, deux flèches. Le vieillard en saisit une avec la main,

semblant ne pas s'apercevoir qu'il en venait une autre dite "Perle enfilée". Ce dernier trait pénétra directement dans sa bouche. Le vieillard s'affaissa, tomba de cheval et demeura étendu sur le sol avec la flèche toujours plantée dans sa bouche. Le serviteur mit aussi pied-à-terre. Yin, tout heureux, le croyait couché mort et s'approcha. Le vieillard se leva alors d'un seul bond, cracha la flèche, battit des mains et dit :

—Pour une première rencontre à quoi bon jouer à ce mauvais jeu ?

Yin, interdit, monta sur son cheval, s'enfuit à toutes brides, et convaincu fermement que ce vieillard était un homme surnaturel, il n'osa plus se retourner.

Il courut, ainsi, pendant une quarantaine de *lis* et rencontra le domestique d'un mandarin allant à la capitale, porteur de sacs contenant des objets. Il l'arrêta et le dévalisa. Ce qu'il en obtint représentait environ mille taëls d'argent. Il commençait à se trouver plus alerte et plus gai lorsque, au cours de sa chevauchée, il entendit le bruit d'un galop de cheval venant derrière lui. Il se retourna et vit que le serviteur du vieux Tao, ayant troqué son cheval pour la mule boîteuse, arrivait avec la rapidité vertigineuse d'un vol et lui cria :

—Tu ne dois pas t'en aller ainsi ; le butin que tu viens de t'approprier doit être partagé avec moi ?

—Connais-tu Yin, le tireur de flèches aux Perles enfilées ? répliqua Yin.

—Nous avons reçu ta leçon il y a un instant, répondit le serviteur en s'approchant.

Yin, méprisant la laide figure du serviteur, d'autant plus qu'il le voyait sans arc ni flèches, pensait qu'il en aurait facilement raison. Il lui décocha trois flèches, coup sur coup, qui volèrent d'affilée, semblables à plusieurs aigles ; mais le serviteur, l'air nullement pressé, en reçut une dans chaque main et la troisième dans sa bouche. Il dit en riant :

—Ce genre d'habileté est véritablement honteux. Comme j'étais pressé de venir ici je n'ai point eu le temps de me munir d'un arc. Et comme ces flèches ne me sont pas utiles je vais te les lancer afin de te les rendre.

Ceci dit il enleva un anneau de fer d'un de ses pouces et y enfila une flèche qu'il lança ensuite à force de bras. Le trait crissa et Yin le para précipitamment avec son arc dont la corde fut justement touchée par l'anneau et se rompit avec un craquement sec. L'arc se trouva démonté. Yin, surpris au plus haut degré, n'eut pas le temps de voir et d'éviter la flèche qui lui transperça l'oreille. Il tomba de cheval. Le serviteur descendit alors de sa monture et alla pour le fouiller. Yin, quoique étendu à terre, le frappa du montant de son arc. Le serviteur, irrité, s'en empara, le brisa en deux, puis, réunissant les morceaux, les brisa en quatre qu'il jeta au loin ; ensuite, il prit d'une seule main les deux bras de Yin et maintint les jambes du vaincu sous un pied. Les bras de Yin étaient comme liés et ses jambes écrasées. Il eut beau user de toute sa force, il ne put réussir à briser l'étreinte. Sa ceinture, qui lui faisait deux fois le tour des reins, était d'une épaisseur de trois pouces ; le serviteur la prit d'un tour de poignet et elle se rompit immédiatement comme si elle avait été de cendre. Après avoir lui pris l'argent il remonta sur sa mule, leva la main comme pour présenter ses excuses, et disparut rapidement.

Yin, quand il retourna dans son pays, devint un homme ordonné et honnête ; mais il ne se fit pas faute de raconter à tout le monde, sans en rien cacher, la singulière rencontre qu'il avait faite.

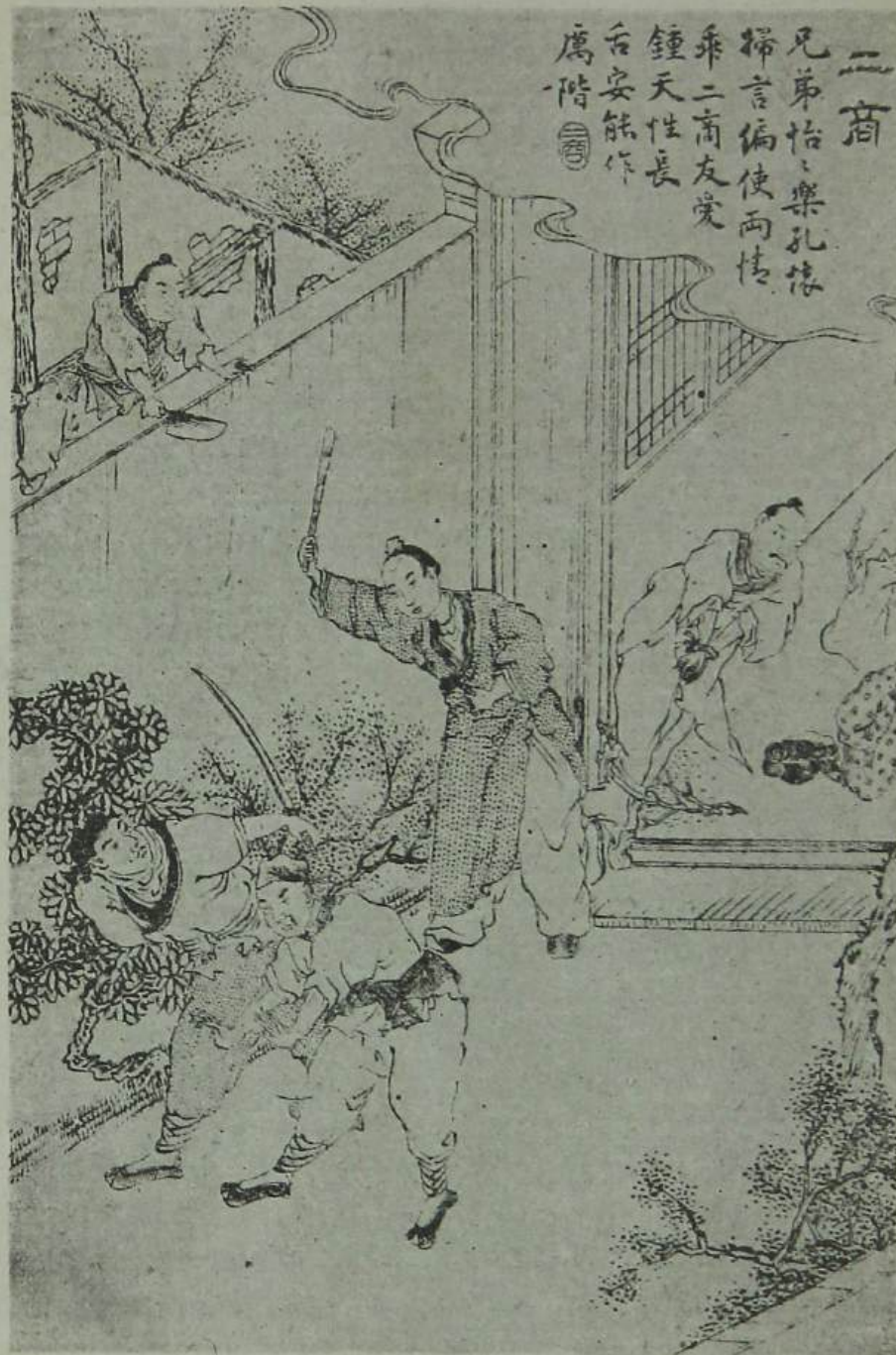


老 驥

老驥真是綠林
雄卻敵從容
鼓掌中一發三矢
無用震更看
絕技出吳儁



Le vieux Tao



Les deux frères

Les deux frères

Dans la famille Hsiang, du district de Tchu, le frère aîné était riche alors que le cadet était pauvre. Leurs maisons étaient voisines et seulement séparées par un mur mitoyen.

A l'époque de Kan Si, une grande famine sévit sur la région et le frère cadet n'avait pas de quoi se nourrir, le matin comme le soir. Un jour que le soleil était déjà monté au zénith il n'avait pas encore pu allumer de feu. Le ventre creux, il faisait les cent pas dans sa maison sans pouvoir trouver d'issue à sa situation. Sa femme, alors, lui suggéra d'aller trouver son frère aîné et de lui emprunter quelque peu.

Il répondit :

—C'est inutile ! Si mon frère avait pitié de ma pauvreté il n'aurait pas attendu aujourd'hui pour me secourir.

Cependant, sa femme insistant davantage, Hsiang le cadet consentit à envoyer son fils chez l'aîné. Peu de temps après, ce dernier revint les mains vides. Alors Hsiang le cadet confirma :

—Ne l'avais-je pas dit ?

Sa femme interrogea minutieusement l'enfant sur ce qui s'était passé.

Il répondit :

—L'oncle, hésitant, fixa ma tante et cette dernière me dit : Les frères habitant séparément, chacun doit manger son riz ; et elle ajouta : quel est celui qui s'occuperait des autres ?

Le couple ne trouva pas un mot à dire. Le cadet mit provisoirement ses pots abîmés ainsi qu'un vieux lit en gages et, avec le produit, acheta des résidus pour se nourrir lui et les siens.

Plusieurs malandrins de l'endroit, convoitant l'aisance de Hsiang l'aîné, franchirent son mur pendant la nuit pour forcer l'entrée de sa maison. Le couple s'éveilla en sursaut et frappa sur des cuvettes métalliques pour appeler à l'aide ; mais comme tous les voisins les détestaient, personne ne vint

leur porter secours. Ils furent, alors, obligés de crier éperduement pour appeler Hsiang le cadet. Ce dernier, entendant les cris alarmés de sa belle-sœur, voulut aller à leur aide ; mais sa femme le retint et dit à haute voix :

—Les frères habitant séparément, chacun doit supporter, seul, ses malheurs. Quel est celui qui s'occuperait des autres ?

Les brigands eurent tôt fait de forcer la porte. Ils se saisirent de Hsiang l'ainé ainsi que de sa femme et se mirent à les piquer avec des tisonniers rougis au feu. Les malheureux hurlèrent d'une voix lamentable.

Hsiang le cadet dit alors :

—Certes, ils n'ont pas d'amour fraternel ; mais, pour ce qui me concerne, je ne peux cependant pas m'asseoir tranquillement et voir mourir mon frère sans essayer de lui porter secours.

Alors, accompagné de son fils, il franchit le mur à son tour, en criant à tue-tête. Comme Hsiang le cadet et son fils étaient vigoureux autant que batailleurs ils étaient redoutés par toute la population. Les malfaiteurs, craignant, en outre, qu'ils n'entraînent une autre aide, s'enfuirent sans insister davantage. Hsiang le cadet regarda son frère et sa belle-sœur et vit que leurs jambes étaient noircies et brûlées par les piqûres de feu. Il les porta sur leur lit, appela et réunit les servantes et domestiques, puis s'en retourna chez lui avec son fils.

Quoique Hsiang l'ainé eût été blessé il n'avait perdu ni or ni pièces d'étoffe. Il dit à sa femme :

—Si tout cela nous reste c'est grâce à mon frère qui, par son intervention, nous l'a conservé ; nous devons partager et lui en donner la moitié.

—Si vous aviez vraiment un bon frère, répondit la mégère, vous n'auriez pas subi la douleur de toutes ces brûlures.

Du coup, Hsiang l'ainé n'osa plus proférer un mot.

Hsiang le cadet n'avait toujours pas de quoi manger et, convaincu que son frère lui viendrait matériellement en aide

ou tout au moins lui donnerait une récompense, il attendit longtemps. Mais rien ne vint. Sa femme, impatientée, leur envoya son fils avec un sac. On lui prêta seulement un boisseau de grains. La femme, indignée de cette quantité infime, voulait la leur renvoyer ; mais Hsiang le cadet l'arrêta.

Dix mois s'écoulèrent et sa misère comme la famine devinrent de plus en plus insupportables.

Il dit alors :

—Maintenant je n'ai plus de ressources pour pourvoir à notre existence. Ne vaut-il pas mieux vendre notre maison à mon frère qui, craignant mon départ, peut-être ne considérera pas mon contrat de vente et me secourra. Cela est possible. Sinon nous réaliserons toujours un peu d'argent qui nous permettra, au moins, de vivre.

Sa femme l'approuva. Ils envoyèrent leur fils, muni du contrat de vente, chez son frère.

Hsiang l'aîné suggéra à sa femme :

—Quoique mon frère ne soit pas bon pour nous nous n'en sommes pas moins de la même famille et s'il s'en va je demeurerai seul et isolé. Je voudrais lui rendre ce contrat en lui donnant un secours.

—Non ! rétorqua sa femme. S'il dit qu'il veut partir c'est seulement pour nous influencer et si tu fais ce que tu viens de dire nous tomberons tout simplement dans son piège. Crois-tu que, dans le monde, les gens qui n'ont pas de frères sont tous appelés à mourir ? Nous allons surélever nos murs pour être mieux protégés et accepter bonnement son contrat. Laissons-le partir où il lui plaît et nous pourrions agrandir notre maison.

Le projet arrêté, ils commandèrent au frère cadet de signer au bas du contrat, payèrent le prix convenu et le laissèrent aller.

Hsiang le cadet déménagea pour aller habiter dans un village proche. Les malandrins de la campagne, mis au courant du départ du cadet, revinrent à la rescousse pour assaillir l'aîné. Ils entrèrent, se saisirent du mari et de la

femme et leur administrèrent des coups de bâton en même temps qu'ils leur infligèrent des tortures. Les souffrances de Hsiang l'ainé furent extrêmes et il offrit tout son trésor pour racheter sa vie. Avant de partir, les brigands ouvrirent tout grands ses greniers et invitèrent les pauvres du village à venir prendre autant de grains qu'ils pourraient en emporter. Naturellement les greniers furent vidés en un clin d'œil.

Le lendemain, Hsiang le cadet ayant appris cette nouvelle, accourut pour voir son frère qu'il trouva encore inanimé et n'ayant plus la force de parler. Le blessé ouvrit les yeux et aperçut son frère. Il ne put que gratter la natte de ses doigts et expira de suite.

Hsiang le cadet, furieux, alla porter plainte chez le sous-préfet. Le chef des brigands était en fuite et l'on ne réussit pas à le capturer. Quant aux centaines de personnes qui avaient volé les grains, comme ce n'étaient tous que de pauvres gens le mandarin ne pouvait décemment pas sévir.

Comme Hsiang l'ainé laissait un jeune enfant à peine âgé de cinq ans et que sa famille était devenue pauvre, le gamin venait souvent, seul, chez son oncle et y demeurait plusieurs jours sans vouloir retourner chez lui. Quand on le renvoyait, il pleurait sans discontinuer. La femme de Hsiang le cadet le méprisait; mais son mari disait :

— Si ses parents ont été ignobles l'enfant n'est point coupable !

Il lui achetait quelques petits pains et le raccompagnait, lui-même, jusque chez lui.

Au bout de quelques jours, il se cacha aux regards de sa femme et de son fils et porta, secrètement, un boisseau de grains à sa belle-sœur en lui recommandant de bien nourrir l'enfant. Ce fait se renouvela pour devenir une habitude.

Par la suite, la vieille maison de Hsiang l'ainé fut vendue et sa belle-sœur eut son existence assurée avec l'argent provenant de la vente. Depuis, Hsiang le cadet ne lui envoya plus son boisseau de riz.

Plusieurs années après, la grande famine recommença à sévir. Les cadavres des faméliques jonchaient les rues. Hsiang le cadet, qui avait beaucoup de bouches à nourrir, se trouvait dans l'impossibilité de s'occuper des autres. Son neveu, âgé maintenant de quinze ans et faible, était incapable de fournir aucun travail. Alors son oncle lui ordonna d'accompagner son fils pour aller vendre des petits pains. Une nuit, il rêva que son frère venait à lui avec une figure toute triste et lui disait :

—J'ai été égaré en écoutant ma femme et j'ai manqué au devoir fraternel. Comme vous ne m'en tenez pas rancune cela ajoute encore à ma honte. Mon ancienne maison, qui a été vendue, est actuellement inoccupée. Vous devez aller la louer et y habiter. Derrière le bâtiment, sous un tas de broussailles, j'ai caché des lingots d'argent. Si vous les prenez cela vous permettra de vivre dans l'aisance. Je laisse mon enfant à vos soins. Quant à la femme à la longue langue, je la hais de toute ma force et vous conseille de ne pas vous donner la peine de vous occuper d'elle.

Lorsque Hsiang le cadet se réveilla, il demeura frappé de son songe. Il alla offrir un loyer élevé au propriétaire de son frère et réussit à louer la maison. Il découvrit effectivement, à l'endroit désigné, 500 taëls d'argent. Depuis lors il abandonna son vil métier et commanda à son neveu d'ouvrir une boutique dans la ville. Le neveu, assez intelligent, ne commit pas de fautes dans les comptes. De plus, il était d'une honnêteté scrupuleuse, accusant même la balance des recettes et dépenses à une sapèque près. Hsiang le cadet l'en aima davantage et un jour que le neveu, avec des larmes aux yeux, demandait qu'on lui donne un peu de riz pour sa mère et que la femme de Hsiang le cadet voulait lui refuser, son mari, touché par cet amour filial de son neveu, envoya à sa mère une pension mensuelle.

Plusieurs années après il devint encore plus riche. La femme de Hsiang l'aîné mourut de maladie. Le cadet, se trouvant maintenant vieux, partagea en deux parts sa fortune et en donna la moitié à son neveu pour qu'il habitât séparément.

Placé dans une situation si délicate, le général ne pouvait que se résigner à attendre l'issue de la bataille. Les troupes françaises, bien que fatiguées, se battirent avec une vaillance remarquable. Le général, à la tête de ses troupes, se distingua par son courage et son habileté. La victoire fut finalement pour les Français, mais au prix de nombreuses pertes.

Le lendemain, le général se rendit à la capitale pour rendre compte de sa mission. Il fut reçu avec honneur par le roi et les ministres. Les succès de son armée furent célébrés avec faste. Cependant, le général ne se laissa pas aller à la joie. Il savait que son devoir n'était pas terminé. Il devait continuer à veiller sur la sécurité du royaume.

Le général revint dans sa province et se consacra à l'administration de son département. Il prit des mesures pour améliorer la situation des habitants et pour renforcer les défenses locales. Son dévouement et son intelligence furent largement appréciés. Il continua à servir le roi avec fidélité et zèle.

Le général mourut quelques années plus tard, laissant derrière lui une réputation de grand homme de guerre et d'administrateur. Ses exploits furent immortalisés dans les annales de l'histoire.

Rayons et ombres

La pièce filiale d'une jeune fille

I am the son of thee, dear, so touch,
Lovel! I am Honour more!

Colonel Lovelace

2^o—Contes de Tsi-Yun

Traduits

par

KOU HONG-MING

A la fin de la guerre des bandes, le pays était infesté de bandes de pillards qui pillèrent et ravagèrent tout sur leur passage.

Un chef de bandes vint une fois dans un village. Il y vit une jeune fille. Il s'empara immédiatement d'elle et qu'il était, au même temps, son père et sa mère.

La jeune fille, cependant, ne permettait pas de l'approcher. Alors, le bandit ligotait le père et la mère, et menaçait de les faire mourir sous ses yeux, dans d'affreuses tortures, si elle ne se soumettait pas. Le père et la mère poussaient des cris perçants en priant la jeune fille de céder. A la fin, elle dit qu'elle consentait, pourvu que ses parents fussent d'abord relâchés et renvoyés chez eux.

Mais le bandit, sachant qu'elle voulait le tromper, insista pour qu'elle se soumettît d'abord à ses désirs. Là-dessus, elle devint furieuse, lui jeta tout ce qui lui tombait par la main et se précipita sur lui pour le frapper en pleine figure. Il en résulta que tous trois furent tués et que leurs corps furent jetés dans le marais.

Peu de temps après, alors que le chef de bandes combattait contre les troupes régulières, son cheval butta sur le cadavre de la jeune fille, prit peur et le désarçonna. Le bandit tomba dans la fange et fut fait prisonnier.

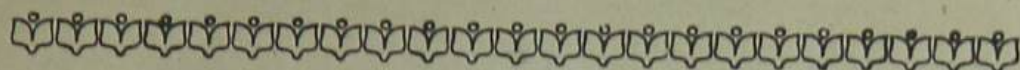
Ainsi la mort de la jeune fille était finalement vengée.

2^e—Contes de Tsi-Yun

Traduits

par

KOU HONG-MING



Rayons et ombres

I

La piété filiale d'une jeune fille

I could not love thee, dear, so much,
Loved I not Honour more ?

Colonel Lovelace

A la fin de la dynastie des Ming, la contrée était infestée de bandes de brigands qui pillaient et ravageaient tout sur leur passage.

Un chef de bandes vint une fois dans un village. Il y vit une très jolie jeune fille dont il s'empara immédiatement et qu'il détint, en même temps que son père et sa mère.

La jeune fille, cependant, ne lui permettait pas de l'approcher. Alors, le bandit ligotta le père et la mère, et menaça de les faire mourir sous ses yeux, dans d'affreuses tortures, si elle ne se soumettait pas. Le père et la mère poussaient des cris perçants en priant la jeune fille de céder. A la fin, elle dit qu'elle consentirait, pourvu que ses parents fussent d'abord relâchés et renvoyés chez eux.

Mais le bandit, sachant qu'elle voulait le tromper, insista pour qu'elle se soumit d'abord à ses désirs. Là-dessus, elle devint furieuse, lui jeta tout ce qui lui tombait par la main et se précipita sur lui pour le frapper en pleine figure. Il en résulta que tous trois furent tués et que leurs corps furent jetés dans le marais.

Peu de temps après, alors que le chef de bandes combattait contre les troupes régulières, son cheval butta sur le cadavre de la jeune fille, prit peur et le désarçonna. Le bandit tomba dans la fange et fut fait prisonnier.

Ainsi la mort de la jeune fille était finalement vengée.

II

Amour et devoir

Of love that never found his earthly close,
 What sequel ? Streaming eyes and breaking hearts ?
 Or all the same as if he had not been ?

Tennyson

Quand j'étais Commissaire de l'Instruction publique au Foukien, un secrétaire du yamen me dit que, sous le règne de Yung Cheng, un ancien Commissaire de l'Instruction Publique avait eu une concubine qui se tua en tombant du toit de la maison. En ce temps-là, nul n'avait de soupçon et l'on croyait à un accident.

Mais longtemps après, la vérité se fit jour.

Il paraît que la jeune fille, une native du Chantong, avait été mariée à l'âge de 14 ou 15 ans au fils d'un très pauvre homme, et avait vécu avec lui pendant plusieurs mois. Mari et femme s'adoraient et étaient très attachés l'un à l'autre. Mais une famine étant survenue, ils n'avaient pu se suffire, et la belle-mère avait vendu la jeune femme à un trafiquant d'esclaves.

La nuit du départ, la jeune femme resta en pleurs dans les bras de son mari jusqu'au matin, ne cessant de lui prodiguer des vœux d'amour et de fidélité.

Quand elle fut partie, le mari, incapable de l'oublier, se mit lui aussi en route, vivant d'aumônes, et retrouva bientôt les traces du groupe du trafiquant qu'il suivit dans son voyage vers la capitale. Parfois il l'entrevoyait dans la charrette, mais étant timide et ayant peur d'être rebuté, il n'osait trop s'approcher, et des larmes dans les yeux, il se contentait de la voir à distance. A son arrivée en la capitale, le groupe se rendit au bureau officiel de mariage, et notre homme venait souvent près de la porte, heureux d'avoir parfois une entrevue avec elle. Tous deux se jurèrent alors fidélité, espérant se retrouver encore en ce monde ou dans l'autre.

Ayant ensuite appris qu'elle avait été vendue comme concubine au Commissaire de l'Instruction Publique, il s'engagea comme domestique d'un des secrétaires du Commissaire et partit avec eux pour le Foukien.

A son arrivée là, comme il n'avait nul moyen de communiquer avec la jeune femme—elle vivant à l'intérieur des appartements et lui à l'extérieur—il ne put lui faire savoir sa présence.

Un jour, il tomba malade et mourut. Ce ne fut que lorsque les servantes commencèrent à parler de la chose, en donnant son nom, son lieu de naissance, son âge et quelques détails sur son extérieur, qu'elle en eut connaissance. Elle était justement assise à l'étage du haut. Elle se leva de son siège et, après être restée longtemps perdue dans ses pensées, elle commença à dire toute l'histoire.

Finalement, elle poussa un cri de désespoir et se précipita dans le vide : la mort fut instantanée.

Le Commissaire interdit à ses gens de parler et c'est ainsi que l'histoire ne fut pas connue. Il n'y avait pourtant rien dans le cas qui eût besoin d'être caché.

III

Honneur et Devoir

Mme Kouo était la femme d'un fermier et vivait dans une ville de la province du Kiangsou, située sur le fleuve Huai.

On ne sait pas, à ce jour, si Kouo est le nom de son mari ou le surnom de son père, mais le fait est qu'on l'appelait Mme Kouo Lou.

Sous le règne de l'Empereur Yung Cheng (1723-1736), une grande famine désola cette partie du pays.

Pour éviter de mourir de faim, le mari résolut d'aller trouver ailleurs de quoi manger.

Avant de partir, il salua sa femme en se prosternant jusqu'à terre et lui dit :

"Mes parents sont vieux et infirmes. Je compte sur vous pour les soutenir."

Madame Kouo était une très jolie femme et la jeunesse dorée de l'endroit, profitant de sa condition misérable, essaya de la séduire en lui offrant de l'argent ; mais elle ne voulait pas avoir affaire avec ces beaux messieurs.

Elle travaillait dur et tâchait de faire vivre ses parents avec ses travaux d'aiguille.

Un jour, ne pouvant plus y suffire, elle fit appeler les voisins et leur dit : "Mon mari m'a chargé de soutenir ses parents. J'ai fait de mon mieux mais maintenant je suis à bout. Si nous ne pouvons trouver un moyen ou un autre, nous sommes tous voués à la mort.

"Si vous autres, mes bons amis, pouvez nous aider, faites-le, je vous en prie. Sinon, il me faudra faire le trottoir comme les femmes publiques ; mais alors ne vous riez pas de moi si je fais mal."

Les voisins, ne pouvant arriver à une décision, se dispersèrent en hâchant la tête.

Alors elle se mit à gémir avec d'amers sanglots et informa ses beaux-parents de son intention.

Dès lors, elle fréquenta ouvertement les gens dissolus de la ville. Mais, secrètement, elle mit de l'argent de côté sur le produit de ses nuits et acheta une jeune fille qu'elle tint en réclusion ; nul même des galants qui la fréquentaient ne pouvait voir sa figure. Quelques-uns disaient : "Elle réserve ainsi cette jeune fille pour en avoir ensuite un bon prix." Mais elle n'en avait cure et laissait les gens parler.

Au bout d'un peu plus de trois ans, son mari revint à la maison. Après les salutations ordinaires, elle alla avec lui trouver ses beaux-parents et lui dit : "Voici votre père et votre mère : je vous les rends encore en vie."

Alors faisant venir la jeune fille qu'elle avait achetée, elle la présenta à son mari en ajoutant : "Je suis maintenant une femme déchue et indigne d'être votre épouse."

Je me suis cependant assurée pour vous d'une nouvelle femme que voici."

A ces mots, le mari fut comme frappé par un coup de tonnerre et avant qu'il eût pu répondre, elle ajouta : "Bien ! maintenant, je vais partir et vous préparer à dîner."

Là-dessus, elle alla à la cuisine et, prenant un couteau, elle se tua.

Quand le magistrat vint pour faire l'enquête, il trouva que la morte avait les yeux encore ouverts et d'une fixité épouvantable. Il rendit son jugement et ordonna qu'il fût permis à la jeune femme d'être inhumée dans l'enceinte du tombeau de famille mais non pas aux côtés du tombeau de son mari, parce que celui-ci l'avait désavouée.

Après que le magistrat eut ainsi rendu son jugement, on constata que les yeux de la morte étaient encore ouverts et ne pouvaient pas se fermer.

Alors vinrent les beaux-parents qui, tout en pleurs, se mirent à dire : "C'était une épouse fidèle et dévouée. C'est nous qui l'avons amenée là. De quel droit un fils qui ne peut soutenir ses parents désavouerait-il une femme qui a pris sa place et les a soutenus pour lui ?

En outre, si l'on tient compte qu'étant un homme, il n'a pu nourrir ses parents, et qu'esquivant son devoir, il s'est reposé de ce soin sur elle—une jeune femme sans moyens—on doit conclure qu'il ne s'est pas bien comporté à son égard. Sachons qui est à blâmer avant de la juger. Mais après tout c'est là une affaire de famille et il n'y a pas lieu que les autorités interviennent."

Ceci dit, les yeux de la morte se fermèrent, qui, jusqu'ici, étaient restés ouverts sans qu'on pût les clore.

Ingratitude

Blow, blow, thou winter wind
 Thou art not so unkind
 As man's ingratitude.

Shakespeare

Mon père defunt, de nature stricte et austère, était très scrupuleux sur le choix de ses relations.

Un jour, on le vit avec un homme aux vêtements en lambeaux auquel il nous pria, à mon frère et à moi, de présenter nos respects, en disant : "Voici un arrière-petit-fils de M. Song Man-tchou. Nous étions sans nouvelles l'un de l'autre depuis fort longtemps. Aujourd'hui je le vois pour la première fois. Durant la rebellion à la fin de la dynastie des Tsing, votre arrière-grand'père, qui n'avait alors que onze ans, dut fuir de place en place parmi les horreurs de la guerre. C'est grâce à M. Song Man-tchou qu'il eut la vie sauve."

Mon père se donna une peine considérable pour lui trouver un emploi et profita de l'occasion pour nous donner un enseignement à mon frère et à moi.

Il nous dit : "C'est notre devoir de rendre service sans compter sur une rétribution. Néanmoins il ne fait pas de doute que tout bienfait doit avoir sa récompense."

Autrefois, il y avait un homme qui se trouvait dans une profonde obligation vis à vis d'un autre auquel il devait la vie.

Mais après être devenu riche et prospère, il vit avec la plus complète indifférence les descendants de l'autre homme tomber dans la plus abjecte pauvreté, comme s'ils lui étaient étrangers. Un jour, il tomba malade et juste au moment où il allait prendre un médicament, il eut une vision : il vit devant lui l'homme en question qui lui remettait deux lettres ouvertes et non cachetées. Il en prit connaissance : c'étaient ses propres demandes de secours qu'il avait écrites plusieurs années auparavant.

Sur-le-champ, il jeta à terre la tasse en disant : "Je ne mérite pas de vivre" ! Et la même nuit il mourrait.

La survivance du plus apte

Car Dieu en donnant la vie à tous les êtres est sûrement généreux à leur égard en leur attribuant leurs qualités morales.

Confucius

Ma défunte mère employa une fois une femme du nom de Chang comme cuisinière.

Cette femme était native de Fong-shan, quelque part au fond des collines de l'ouest.

Elle disait que, dans son village, il y avait un homme si pauvre qu'il avait dû quitter le pays pour aller chercher au loin de quoi vivre. Comme il n'était jamais sorti jusque-là, il n'avait pas marché une demi-journée qu'il perdait son chemin. La route était si caillouteuse et des nuages rendaient le ciel si obscur qu'il ne savait réellement quelle voie suivre. Il s'assit alors sous un arbre et attendit que le temps se fût éclairci pour pouvoir se guider.

Soudain un homme sortit du bois, suivi de trois ou quatre hommes à l'aspect hideux, énormes et d'une stature immense, qui ne ressemblaient pas du tout à des êtres humains ordinaires. Il pensa que ce devaient être les génies des montagnes ou quelques lutins infernaux.

Voyant qu'il était impossible de se cacher ou de s'échapper, il se prosterna devant eux, frappant le sol de sa tête et, avec des pleurs dans les yeux, leur dit sa condition et sa misère.

Le chef, pris de pitié, lui dit :

“ Ne soyez pas effrayé ; nous ne vous ferons pas de mal. Je suis l'esprit gardien des tigres et je suis en train de chercher de quoi manger pour mes tigres. Attendez et quand les tigres auront mangé leur proie, vous pourrez recueillir les habits et les choses qui resteront : vous aurez assez pour vous suffire.”

Ce disant, il mena le paysan en un endroit : là il lança un appel d'une voix forte et tous les tigres vinrent ensemble.

L'homme alors leva la main et leur intima ce qu'ils avaient à faire, marmottant quelques mots inintelligibles.

Immédiatement, tous les tigres s'en allèrent, sauf un qui resta et se cacha parmi les herbes.

Peu après, un homme parut avec un fardeau sur son épaule, qui traversait la colline.

Aussitôt le tigre bondit mais au moment de le saisir, soudain il recula. Puis vint une femme sur laquelle le tigre se jeta et qu'il dévora.

L'esprit gardien ramassa les vêtements et y trouvant quelques pièces d'argent, il les donna au pauvre homme en lui parlant en ces termes : "Les tigres ne mangent jamais les hommes mais les animaux. Quand un homme est mangé par un tigre, c'est un homme qui est devenu un animal. En fait, un homme dont le sens moral n'est pas entièrement éteint a une lumière mystérieuse qui brille au-dessus de sa tête.

Quand un tigre voit cette lumière, il laisse l'homme de côté. Quand un homme a perdu son sens moral, cette lumière s'en va entièrement, alors il ne vaut pas mieux qu'un animal et le tigre le dévore. L'homme que vous avez vu est un homme très mauvais et cruel ; en fait c'est la brute parfaite. Pourtant il s'occupe encore de sa belle-sœur qui est veuve et de son neveu qui est orphelin, leur fournissant de l'argent qu'il vole à d'autres personnes pour les sauver du froid et de la faim.

Grâce à cette simple bonne pensée qui est dans son cœur, il lui reste encore une lueur de cette lumière mystérieuse, de la grosseur d'une petite balle, au-dessus de sa tête : en conséquence le tigre n'a pas osé le dévorer.

La femme qui est venue ensuite a quitté son mari pour se marier secrètement avec un autre homme. Elle traitait ses beaux-fils si cruellement qu'il n'y avait pas un morceau de chair intact sur tout leur corps. En outre, elle a volé de l'argent à son second mari pour le donner à la fille de son

premier mari. L'argent que nous avons trouvé dans sa poche est celui qu'elle avait volé de son second mari. En raison de ces mauvaises actions, la lumière mystérieuse avait entièrement disparu de sa tête, et quand le tigre la vit, ce n'était déjà plus un être humain. C'est pourquoi elle fut mangée.

Maintenant pourquoi m'avez-vous rencontré ? Parce que vous êtes bon et que vous prenez soin de votre belle-mère, réduisant la part de votre femme et de vos enfants pour la faire vivre.

Ayant vu que la lumière au-dessus de votre tête avait plus d'un pied de haut, je vous ai donné ma protection. Je n'ai point fait cela uniquement par suite de vos supplications et de vos prières.

Tâchez toujours de faire votre devoir et il y aura toujours des bénédictions en réserve pour vous."

Ayant ainsi dit, il lui montra le chemin du retour. Après un jour et une nuit de marche, il atteignit sa maison.

Le père de la vieille cuisinière était apparenté à cet homme : c'est pourquoi il put connaître tous ces détails.

A ce moment-là, la femme d'un de nos domestiques avait l'habitude de maltraiter son neveu, un orphelin de sept ans.

Après avoir entendu cette histoire, elle commença à le traiter un peu mieux.

VI

Châtiment

The mill of God grinds slowly,
But it grinds exceedingly small.

Sous le règne de l'Empereur Kang-Hsi, un homme du nom de Hou Wei-hua, natif du district de Hsien, dans la province du Chili, réussit, en exploitant l'esprit superstitieux des gens, à rallier à lui nombre de partisans, et il en profita pour lancer une rébellion.

Le quartier-général des rebelles se trouvait, dans la direction du Nord, à quelque 300 *lis* de Pékin, et, dans la direction du Sud, à quelque 200 *lis* de Tientsin.

Il fut décidé de former les forces insurgées en 2 divisions. Une des divisions devait, par une marche forcée et avant qu'aucun soupçon fût né, tomber soudain sur Pékin ; l'autre division devait capturer Tientsin et s'emparer de tous les navires du port.

Au cas où l'attaque sur Pékin réussirait, la division de Tientsin devait marcher vers le Nord et coopérer avec les forces de ce côté ; mais au cas d'échec, la division opérant à Pékin devait se replier sur Tientsin et, là, prendre le bateau pour la haute mer.

Or, tandis que Hou Wei-hua s'occupait de projeter le nouveau Gouvernement, le complot fut éventé. Immédiatement les troupes impériales furent envoyées pour étouffer la rébellion dans l'œuf. Les chefs, pris par surprise, furent cernés et après avoir eu leur quartier-général et leurs maisons rasés par le feu, les rebelles furent tous passés au fil de l'épée, sans excepter les femmes et les enfants.

* * *

Autrefois le père de Hou Wei-hua avait été très riche. Il était très philanthrope à sa manière, prompt à aider le pauvre et le nécessiteux. Il n'avait jusqu'alors rien fait de très mal.

Dans le village voisin, vivait un lettré de condition misérable qui s'appelait Tchang Yueh-ping et dont la fille

était d'une extraordinaire beauté. A sa vue, le richard fut comme fasciné. Mais il ne pouvait espérer que le lettré—homme vieux-jeu—consentirait jamais à permettre que sa fille devint la concubine de qui que ce fût.

Le père de Hou Wei-hua engagea alors le lettré pauvre comme tuteur dans sa maison.

Les parents de Tchang Yueh-ping étaient morts en Mandchourie et les cercueils étaient encore là, non enterrés. Le lettré pauvre en était fort contrarié. Quand il en parla au richard, celui-ci lui offrit sur-le-champ de payer les dépenses pour l'expédition du cercueil et l'inhumation, lui faisant don, en outre, d'une pièce de terrain pour la tombe.

Quelque temps après, un homme qui avait eu une ancienne querelle avec la famille de Tchang Yueh-ping, fut trouvé mort assassiné sur le terrain de ce dernier.

En conséquence, le lettré pauvre fut arrêté sous l'inculpation de meurtre.

Là-dessus, le richard fit tout en son pouvoir pour sauver l'inculpé et réussit enfin à le faire relâcher.

Un jour, la femme de Tchang Yueh-ping prit avec elle sa fille aînée pour aller rendre visite à ses parents, laissant à la maison ses trois fils qui étaient encore très jeunes. Elle demanda à son mari de revenir et de prendre soin de la maison durant son absence, promettant de rentrer dans peu de jours.

Alors le père de Hou Wei-hua loua quelques malandrins qui, de nuit, allèrent à la maison du lettré pauvre pour y mettre le feu après avoir fermé la porte du dehors.

Le père et les trois fils furent réduits en cendres avec la maison.

Le richard prétendit être terriblement affecté ; il fit un enterrement décent aux victimes et paya lui-même les dépenses des funérailles. En outre, il offrait souvent de l'argent à la veuve et à sa fille, de sorte que celles-ci dépendirent finalement de lui.

Si bien que lorsque quelqu'un venait demander à la veuve la main de sa fille, elle ne manquait jamais d'aller lui demander son avis; et lui, à chaque fois, de mettre tant d'obstacles que la proposition échouait.

Bientôt il commença par faire comprendre qu'il aimerait d'avoir la jeune fille comme concubine.

La veuve, mue par la gratitude, consentit bien volontiers. La jeune fille, cependant, refusa de prime abord. Puis, ayant eu un rêve dans la nuit, dans lequel son père lui disait qu'il ne pourrait jamais être satisfait tant qu'elle n'aurait pas accédé à sa demande, elle finit par consentir à se marier avec lui.

Un an après leur mariage, elle donna naissance à Hou Wei-hua et mourut.

Or, c'était son fils, ce Hou Wei-hua, qui, finalement, amena la chute et l'extermination de ce méchant richard et de toute sa famille.

VII

La loyauté d'un domestique

Au temps de la rébellion, vers la fin de la dynastie des Ming, mon arrière-grand-oncle, qui n'avait alors que onze ans, fut emmené par les rebelles à Ning-ching.

Là, il fit la rencontre d'un homme, du nom de Li Chou-chin, qui avait été domestique dans notre maison, et qui le ramena chez nous sur une brouette.

Montant et descendant les pentes de collines, parmi les horreurs de la guerre, ils faillirent plusieurs fois perdre la vie, mais jamais l'homme ne le quitta.

A cette époque, la mère de mon arrière-grand-oncle, Mme Sung, vivait encore.

Elle donna une somme d'argent au domestique en récompense.

Il s'inclina d'abord pour remercier puis, mettant l'argent sur la table, il dit : " J'ai fait cela parce que j'étais peiné de voir mon jeune maître errer dans la contrée sans feu ni lieu. Je ne suis pas venu ici pour avoir une récompense. "

Ensuite il s'agenouilla devant elle, avec des pleurs dans les yeux et prit congé.

Depuis lors, il ne revint pas une seule fois à la maison.

Cet homme, de sa nature, était très dur et très droit. Chaque fois qu'un autre domestique faisait quelque chose de malhonnête, il se querellait furieusement avec lui. Par suite, il fut traqué par tous et obligé de partir, ce qui ne l'empêcha pas, au moment du danger, de prouver sa fidélité.

Affection envers les orphelins

Son Exc. Lou Wei-tchi disait qu'en un endroit appelé Shu-ping, vivaient, une fois, un homme et sa femme, lesquels moururent l'un après l'autre, à peu de jours d'intervalle. Ils laissaient un enfant d'un an que son frère et sa belle-sœur négligèrent entièrement.

Un jour que l'enfant était presque mort de faim, une jeune dame poussa soudain la porte et entra ; puis prenant l'enfant dans ses bras, elle prit à partie les parents inhumains en ces termes : " Les cadavres de votre frère et de votre belle-sœur sont encore chauds et déjà vous vous montrez sans cœur. Vous feriez mieux de me laisser emporter l'enfant, je pourrai du moins lui trouver une place pour le faire vivre. "

Elle prit l'enfant et s'en alla. Nul ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus.

Tout le monde dans le village put voir, comme les voisins, ce qui s'était passé. Et quelqu'un qui se tenait pour informé dit : " Quand le frère vivait, il tomba amoureux d'une renarde. Qui sait ? Peut-être que, se souvenant de son ancien amour, elle est revenue pour prendre soin du pauvre enfant orphelin " !

Devoir envers les ancêtres

Le fleuve actuellement connu sous le nom de Wang Meng-ho, dans le Tunkuan, s'appelait autrefois Hou Son-ho.

Ce fleuve est tari par temps de sécheresse et déborde avec les pluies, de sorte qu'il constitue une menace constante pour tous ceux qui ont à le traverser à pied.

Mon beau-père racontait qu'une fois, sous la fin du règne de Yun-chen, une mendiante, tenant un bébé d'un bras, et de l'autre, aidant sa belle-mère malade, traversait ainsi ce fleuve.

Comme ils étaient arrivés à mi-chemin, la belle-mère trébucha et tomba. La femme, jetant son bébé dans le fleuve, saisait sa belle-mère de toutes ses forces, la tira hors de l'eau et la ramena saine et sauve sur la rive.

Alors la belle-mère la gronda violemment en lui disant :

"Je suis une vieille et misérable femme de soixante-dix ans : quel mal y a-t-il à ce que je meure ? Le service des offrandes aux générations de notre famille Tchang dépendait de cet enfant.

Pourquoi l'avoir jeté pour me sauver ?

Maintenant la lignée de nos ancêtres est rompue et c'est votre faute."

La femme ne faisait que sangloter ; n'osant faire la moindre réponse, elle s'était prosternée à genoux devant sa belle-mère. Au bout de deux jours, celle-ci mourut ; toute à la douleur d'avoir perdu son petit-fils, elle n'avait rien voulu manger.

La femme était devenue muette de douleur. S'étant assise à terre, elle était restée là immobile pendant plusieurs jours et s'éteignit rapidement. Nul ne pouvait dire d'où ils étaient venus.

On savait seulement que leur nom de famille était Chang, d'après les paroles de la belle-mère.

Quelqu'un qui critiquait l'action de la jeune femme, dit :

"En pesant la valeur de l'enfant et celle de la belle-mère, celle-ci était de plus d'importance. Mais en pesant le devoir envers la belle-mère et celui envers les ancêtres, le devoir envers les ancêtres était plus important. Si le mari de la femme avait été vivant, ou si elle avait eu d'autres enfants, son action aurait été correcte. Mais puisque toutes deux étaient les veuves survivantes de deux générations et qu'elles n'avaient que cet enfant, les reproches de la belle-mère étaient justes, et bien que la femme fût morte, elle n'était pas morte sans reproche."

En réponse, Yao An Koung dit :

"Ces moralistes pédants ne cesseront jamais de trouver à redire aux autres."

Quand les courants rapides s'enflaient et écumaient et que le moindre retard pouvait entraîner une perte irréparable, était-ce bien l'endroit et le moment de penser et de peser le pour et le contre de la question ? Il était impossible de sauver les deux : elle abandonna donc l'enfant pour sauver la belle-mère. C'était là pour elle chose juste et naturelle.

Si la belle-mère était morte et que l'enfant eût été préservé, la femme n'en aurait-elle pas gardé toute sa vie une âche sur sa conscience ? Et ceux qui la blâment maintenant pour avoir sauvé la belle-mère, ne l'auraient-ils pas blâmée pour l'avoir abandonnée ?

De plus, était-il sûr que l'enfant encore au maillot vivrait ? Et supposons que la belle-mère fût morte et que l'enfant n'ait pas vécu, quels auraient été ses sentiments ?

L'athlétisme Chinois

Quand mon cousin Choung Han remplissait les fonctions de magistrat à Chin-teh, il y avait non loin de la ville, un tigre qui avait, à diverses reprises, blessé plusieurs chasseurs et qu'on ne pouvait capturer.

Les habitants avaient adressé une pétition au magistrat, dans laquelle ils disaient : " A moins que nous n'invitions les chasseurs Tong de Hui-chow, nous ne pourrions nous débarrasser de cette plaie." Un homme leur fut dépêché à cette intention.

Quand il revint, il dit que la famille Tong avait choisi deux de ses membres les plus habiles et qu'ils seraient bientôt là. Ils arrivèrent en effet. L'un était un vieil homme avec la barbe et les cheveux blancs comme neige, et toussait tout le temps ; l'autre était un jeune homme de seize à dix-sept ans.

En les voyant, mon cousin fut très désappointé. Il ordonna simplement qu'on leur préparât à manger.

Le vieil homme, remarquant que le magistrat n'était pas tout à fait satisfait, se prosterna devant lui et lui dit : " J'apprends que le tigre n'est pas à deux milles de la ville. Laissez-moi d'abord aller tuer le tigre. Nous aurons ensuite le temps de manger,"

Là-dessus, mon cousin donna ordre de faire venir des guides.

Arrivés à l'entrée de la vallée, les guides, effrayés, ne voulurent pas aller plus loin.

Le vieil homme sourit et dit :

" De quoi avez-vous peur puisque je suis ici" ?

Quand ils furent au milieu de la vallée, le vieil homme, se tournant vers le jeune garçon, lui dit : " Cette brute semble encre endormie, allez donc l'éveiller."

Le garçon se mit alors à crier en imitant le rugissement du tigre.

Le fait est que le tigre sortit du bois, vint droit à eux et bondit sur le vieil homme qui se tenait debout, le bras levé avec en main une courte cognée de 8 à 9 pouces de long et de moitié moins large. Comme le tigre bondit sur lui, il courba la tête et au moment où la bête passait par-dessus lui, il lui asséna un formidable coup qui l'abattit raide, baignant dans son sang.

A l'examen, on trouva que le corps du tigre était traversé d'une horrible blessure qui l'avait fendu du cou à la queue.

Mon cousin renvoya les chasseurs après leur avoir donné une forte somme en récompense.

Le vieil homme raconta qu'il avait exercé ses bras et ses yeux pendant dix ans. Ses yeux étaient si fermes qu'ils ne clignaient pas même si on les touchait avec un plumeau, et ses bras étaient si forts qu'un homme lourd, s'y suspendant et pesant de toutes ses forces, ne pouvait les mouvoir.

Les tribulations d'un lettré pauvre

Kouo Chih-tcheou racontait qu'il y avait une fois, dans la province du Honan, un jeune lettré pauvre, du nom de Li, qui, peu de jours après son mariage, eut sa mère sérieusement malade. A tour de rôle, lui et sa jeune femme veillèrent la nuit auprès de la malade pendant plusieurs mois et vécurent ainsi séparés l'un de l'autre.

La mère vint à mourir et, durant les trois ans de la période de deuil, il observa scrupuleusement la règle, vivant tout à fait séparé de sa femme.

Après le deuil, comme il était très pauvre, il fut obligé de quitter sa propre maison et d'aller avec sa femme vivre chez les parents de celle-ci.

La famille de sa femme, qui avait juste de quoi vivre, habitait une modeste maison et n'avait qu'une petite chambre de libre à lui céder.

Il était là depuis à peine un mois quand le frère de sa belle-mère, qui avait trouvé une position dans un autre endroit, amena sa mère pour l'y loger. La place faisant défaut la femme de Li fut obligée de partager sa chambre avec la vieille dame et Li lui-même dut aller s'étendre la nuit dans le cabinet de lecture.

Ainsi mari et femme furent à nouveau séparés et ne purent se voir qu'aux heures de repas.

Deux ans après, Li partit seul pour Pékin afin d'y chercher quelque emploi.

Son beau-père quitta aussi la maison pour aller au Kiangsi occuper le poste de secrétaire privé d'un haut fonctionnaire : il emmena avec lui toute la famille.

Tandis qu'il était à Pékin, Li reçut une lettre de sa famille lui annonçant que sa femme était morte. Dans sa détresse, il fut si bouleversé par cette nouvelle qu'il résolut de quitter Pékin et d'aller retrouver son beau-père.

Mais quand il arriva au Kiangsi ce fut pour apprendre que son beau-père était parti pour un autre endroit.

Se trouvant ainsi dénué de tout dans une place étrangère, il tâcha de gagner sa vie en s'installant à un coin de rue comme écrivain public.

Un jour, un homme robuste et de noble apparence qui passait par là, lui demanda un specimen de son écriture et, l'ayant vu, lui dit : "Vous avez une belle main. Voulez-vous servir de secrétaire à quelqu'un qui vous paiera 40 ou 50 taëls par an?"

Naturellement cette offre mit Li au comble de la joie et il accompagna l'homme volontiers. Celui-ci le fit monter dans un petit bateau avec lui et ils firent un long chemin, ne voyant que le ciel et l'eau.

Arrivés à destination, Li trouva là une maison très joliment meublée et, en assumant ses fonctions, il découvrit que son patron et hôte n'était autre que le chef d'une bande de voleurs.

Il fut bien obligé de rester mais, craignant de n'avoir des ennuis dans l'avenir, il lui donna un faux nom et une fausse adresse.

Son patron s'adonnait beaucoup au plaisir des femmes et avait plusieurs concubines qui l'amusaient, aux heures de loisir, par de la musique et du chant.

Il ne se montrait pas rigoureux à leur endroit et ne les tenait pas enfermées. A chaque fête, quand les femmes venaient chanter, Li était aussi invité. Il remarqua qu'une des femmes de son chef ressemblait exactement à sa défunte femme. Il pensa tout d'abord que ce devait être son fantôme. La femme le regardait aussi comme si elle le reconnaissait. Mais naturellement ils n'osaient pas échanger un mot.

Or, son beau-père, en prenant sa famille au Kiangsi, avait été attaqué par cette même bande de voleurs et le chef, voyant que la femme de Li était plutôt jolie, l'avait prise de force avec lui.

Son père, pensant que ce serait une honte si l'on apprenait qu'elle avait été capturée par des voleurs, acheta en toute hâte un cercueil et, disant que sa fille était morte des suites de ses blessures, fit semblant de pleurer et de la mettre dans le cercueil. Puis il envoya le cercueil en sa place natale pour y être enterré.

La femme de Li, ayant été menacée de mort si elle ne consentait pas, avait dû devenir une des concubines du chef de voleurs.

Ainsi mari et femme vinrent donc à se rencontrer.

Li était sous la croyance que sa femme était morte, tandis qu'elle, ne sachant pas qu'il avait changé de nom, pensait que la ressemblance n'était que le fait d'une coïncidence.

Comme le mari et la femme se rencontraient tous les quatre ou cinq jours, après un temps ils y devinrent si bien habitués qu'ils ne firent plus attention l'un à l'autre.

Li était là depuis six ans quand le chef des voleurs lui dit : "Maintenant c'est fini de nous tous. Vous, Monsieur, vous êtes un lettré et je ne veux pas que vous ayiez des ennuis par rapport à nous.

Voici cinquante taëls or, prenez-les et cachez-vous quelque part dans les buissons.

Dès que le combat sera fini, prenez un bateau de pêche et partez. Tout le monde ici vous connaît et vous aidera."

Là-dessus, le chef leva la main et lui ordonna de quitter les lieux.

A peine Li avait-il trouvé un endroit où se cacher qu'il perçut le bruit d'une bataille entre les voleurs et les soldats, Puis il entendit les soldats crier : "Oh! les voleurs se sont tous enfuis ! Faisons main basse sur leur argent, leurs objets précieux et leurs femmes" !

A la lueur des torches, il vit les concubines et les femmes des voleurs courir, échevelées, sous la poussée des soldats et, parmi elles, celle qui ressemblait à sa femme, battue à coups de fouet parce qu'elle ne voulait pas aller où ils voulaient, et cela lui fit mal au cœur.

Le lendemain, il n'y avait plus personne dans l'île.

Comme il était là depuis quelque temps sur le bord de la rive, un pêcheur vint qui lui dit : "Vous êtes monsieur Li, n'est-ce pas ? Votre chef a pu se mettre en sûreté. Laissez-moi vous ramener chez vous dans ce bateau."

Alors, voyageant jour et nuit, ils atteignirent la ville où le voleur l'avait rencontré pour la première fois.

Il paya le batelier puis repartit pour sa ville natale au Honan.

Arrivé là, il y trouva son beau-père qui était aussi revenu et il vécut avec lui comme avant.

Grâce à l'or que le voleur lui avait donné, il était dans l'aisance et, pensant à sa défunte femme avec laquelle, durant ses dix années de mariage, il n'avait guère vécu qu'un mois comme mari et femme, il voulut montrer son amour pour elle : il demanda donc à son beau-père de lui permettre d'exhumer le cercueil pour le remplacer par un meilleur. De plus, il voulait voir sa chère face une fois de plus.

D'abord, son père ne voulut pas consentir. Mais ayant été pressé, il fut obligé de raconter à son beau-fils toute l'histoire et la fraude qu'il avait commise pour sauver de la honte la mémoire de sa fille.

En entendant cela, Li reçut comme un coup de tonnerre. Il partit immédiatement pour l'endroit où il avait vu la dernière fois sa femme emmenée par les soldats mais c'est en vain qu'il essaya de la retrouver.

Une grande pitié s'emparait de lui chaque fois qu'il pensait aux six années qu'il avait passées auprès du chef des voleurs et durant lesquelles elle avait été si près de lui et cependant si loin.

Il ne voulut point se remarier et finalement, on dit qu'il se rasa la tête et se fit prêtre bouddhiste.

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the
the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the
the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the
the twenty-first is the fact that the
the twenty-second is the fact that the
the twenty-third is the fact that the
the twenty-fourth is the fact that the
the twenty-fifth is the fact that the
the twenty-sixth is the fact that the
the twenty-seventh is the fact that the
the twenty-eighth is the fact that the
the twenty-ninth is the fact that the
the thirtieth is the fact that the
the thirty-first is the fact that the
the thirty-second is the fact that the
the thirty-third is the fact that the
the thirty-fourth is the fact that the
the thirty-fifth is the fact that the
the thirty-sixth is the fact that the
the thirty-seventh is the fact that the
the thirty-eighth is the fact that the
the thirty-ninth is the fact that the
the fortieth is the fact that the
the forty-first is the fact that the
the forty-second is the fact that the
the forty-third is the fact that the
the forty-fourth is the fact that the
the forty-fifth is the fact that the
the forty-sixth is the fact that the
the forty-seventh is the fact that the
the forty-eighth is the fact that the
the forty-ninth is the fact that the
the fiftieth is the fact that the
the fifty-first is the fact that the
the fifty-second is the fact that the
the fifty-third is the fact that the
the fifty-fourth is the fact that the
the fifty-fifth is the fact that the
the fifty-sixth is the fact that the
the fifty-seventh is the fact that the
the fifty-eighth is the fact that the
the fifty-ninth is the fact that the
the sixtieth is the fact that the
the sixty-first is the fact that the
the sixty-second is the fact that the
the sixty-third is the fact that the
the sixty-fourth is the fact that the
the sixty-fifth is the fact that the
the sixty-sixth is the fact that the
the sixty-seventh is the fact that the
the sixty-eighth is the fact that the
the sixty-ninth is the fact that the
the seventieth is the fact that the
the seventy-first is the fact that the
the seventy-second is the fact that the
the seventy-third is the fact that the
the seventy-fourth is the fact that the
the seventy-fifth is the fact that the
the seventy-sixth is the fact that the
the seventy-seventh is the fact that the
the seventy-eighth is the fact that the
the seventy-ninth is the fact that the
the eightieth is the fact that the
the eighty-first is the fact that the
the eighty-second is the fact that the
the eighty-third is the fact that the
the eighty-fourth is the fact that the
the eighty-fifth is the fact that the
the eighty-sixth is the fact that the
the eighty-seventh is the fact that the
the eighty-eighth is the fact that the
the eighty-ninth is the fact that the
the ninetieth is the fact that the
the ninety-first is the fact that the
the ninety-second is the fact that the
the ninety-third is the fact that the
the ninety-fourth is the fact that the
the ninety-fifth is the fact that the
the ninety-sixth is the fact that the
the ninety-seventh is the fact that the
the ninety-eighth is the fact that the
the ninety-ninth is the fact that the
the hundredth is the fact that the

LE PEROU DE PERIN

PAR M. DE LAUNAY, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PARIS, CHEZ M. DE LAUNAY, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

1844

1844

1844

1844

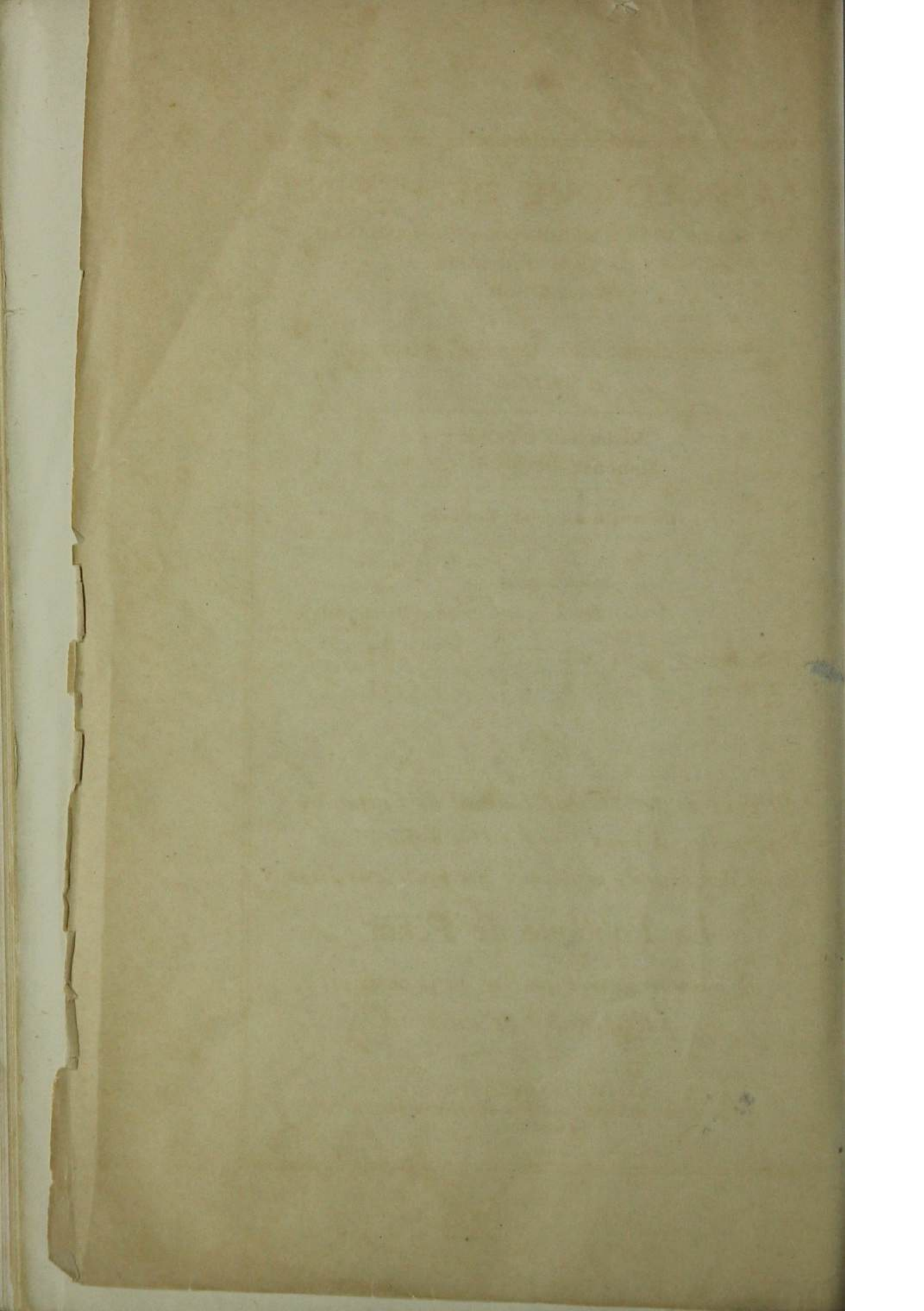
1844

1844

1844

1844





"LA POLITIQUE DE PEKIN"

LA SEULE REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE
EN LANGUE FRANÇAISE
DE LA CHINE.

Politique, documentaire, historique, économique,
et littéraire.

Rédacteur en Chef:
Alphonse Monestier

LE N°: 0 \$ 50 (MEXICAIN)

ABONNEMENT:

	Pékin	Chine et Union postale
SIX mois	8 \$	9 \$
UN an	14 \$	16 \$



*Si vous voulez être au courant de
chinoise, si vous tenez à être inf
sujet des grands problèmes du Pac*

La Politique de Pé

*où vous trouverez tout ce qu'il
indispensable de savoir*

ADMINISTRATION:
SANTIAO HUTUNG, MAISON JEANNE D'ARC, 4
PEKIN

